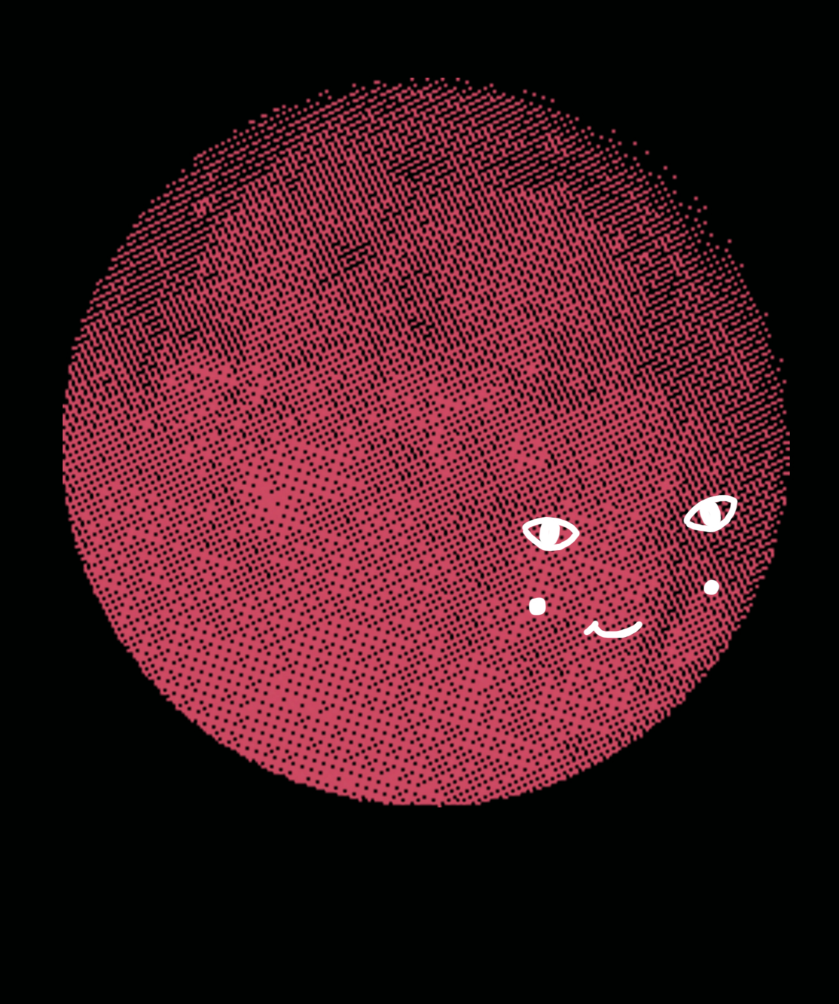
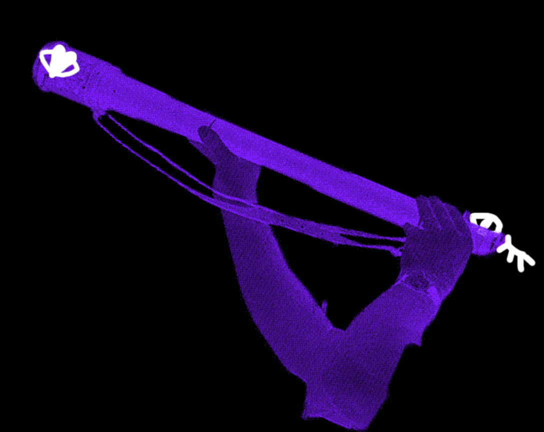


maze
MARS 2016 49
LÉA SEYDOUX
« Il faut toujours trouver sa liberté dans la contrainte »





Victoria Stampfer pour Maze Magazine

ÉDITO

Il y a dix ans, à la même période, des milliers d'étudiantes et d'étudiants défilaient dans les rues, bloquaient leurs universités et écoles, et poussaient, finalement, le gouvernement à retirer son projet de loi. Alors que nous nous remémorons de l'anniversaire du mouvement anti-contrat première embauche, les assemblées générales étudiantes se forment à nouveau et d'aucuns osent annoncer le retour d'un mouvement social d'ampleur.

Depuis 2006, la situation a changé, les syndicats étudiants fers de lance du mouvement ne sont plus les forces de proposition et d'opposition qu'ils ont pu être, leur importance, leur rôle, ont été réduits par des années d'errements et, parfois, de complaisances. La crainte de s'opposer si fermement à un gouvernement élu par celles et ceux qui préparent désormais la lutte contre ce projet de loi est grande, mais le million de personnes qui a, au début du mois, signé la pétition, n'a pas besoin de structure organisatrice, n'a pas besoin de cadre décidant du mouvement.

C'est en cela que les choses ont le plus évolué, bien que certains observateurs semblent prendre cette mobilisation, pour le moment virtuelle, à la légère, pensant qu'il sera impossible de la traduire en actes, en blocages, en mobilisations, se verront contredire. La conscience politique des étudiantes et des étudiants ne s'est pas détruite au cours des dix dernières années, elle a poursuivi une mutation engagée depuis la fin des années 1980, elle s'exprime, elle se diffuse différemment. Penser fait encore partie de notre vocabulaire.

C'est justement l'objectif, une nouvelle fois, de ce nouveau numéro du magazine Maze. Nous allons réfléchir, collectivement, sur les questions qui parcourent notre société, nos existences, comme la question de l'icône, celle de l'innovation, mais aussi celle de la liberté : celle des artistes, des citoyens, de ceux qui apprennent comme de ceux qui pensent avoir tout appris.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Laurent Humbert - Grazia France & Grazia Italia - 2015.

CE MOIS

N°49

ACTUALITÉ

CINÉMA

ART

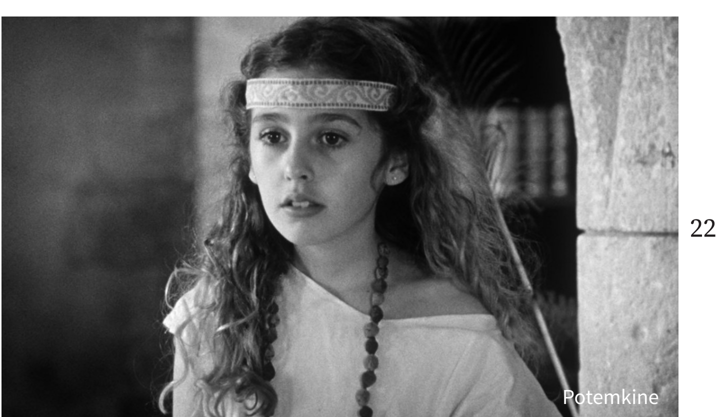
LITTÉRATURE

STYLE

ÉCRANS

MUSIQUE

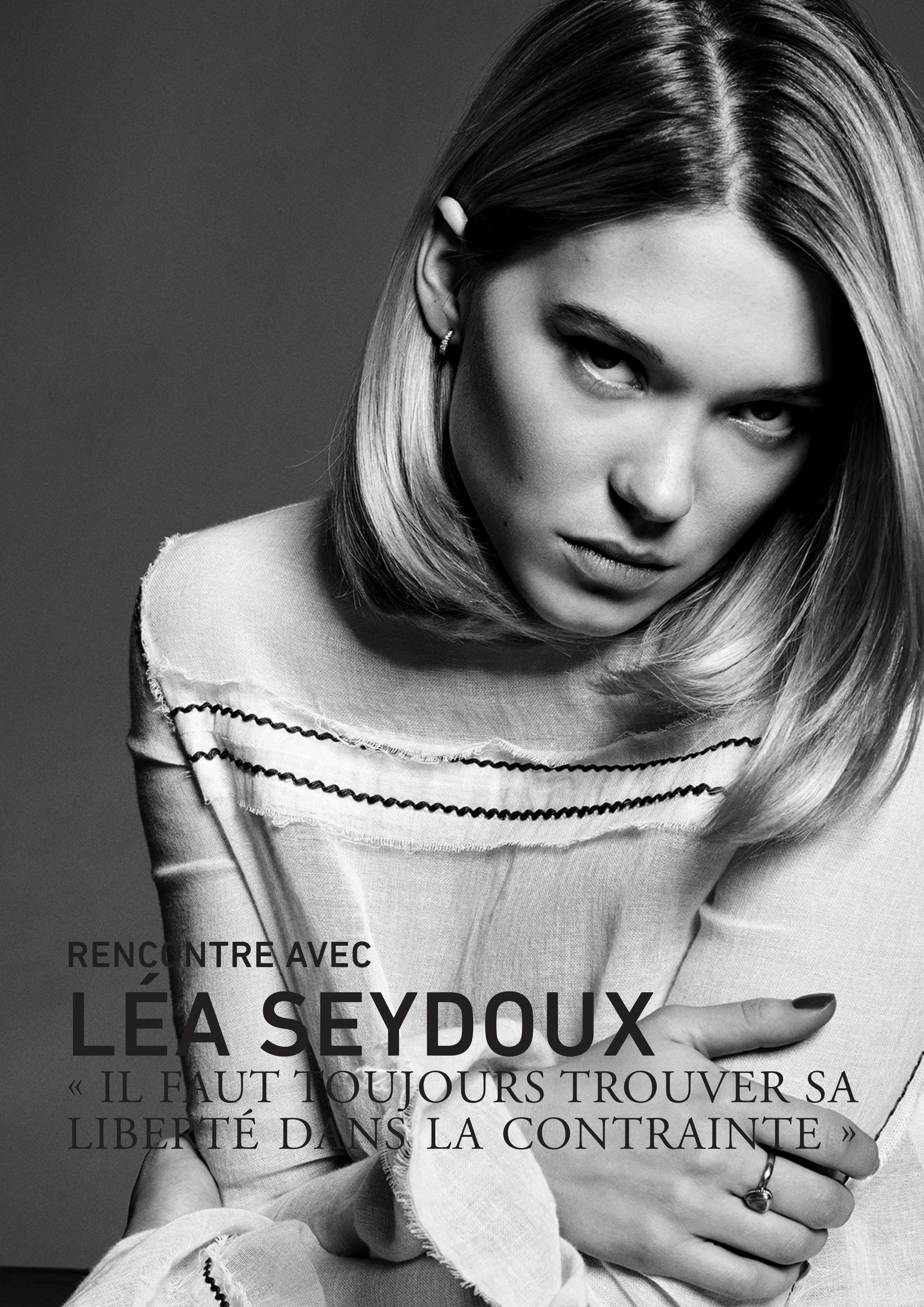

EDIT Magazine


Potemkine



La Cinémathèque française


Proyecta



RENCONTRE AVEC

LÉA SEYDOUX

« IL FAUT TOUJOURS TROUVER SA LIBERTÉ DANS LA CONTRAINTE »


Laurent Humbert - Grazia France & Grazia Italia - 2015.

Véritablement révélée en 2008 par Christophe Honoré dans La Belle Personne, puis en 2010 par Rebecca Zlotowski dans Belle Épine après un petit détour chez Quentin Tarantino et Ridley Scott ; l'évidence est que la beauté diaphane et l'élégance froide de Léa Seydoux n'ont laissé personne de marbre. Et pourtant, son ascension fulgurante a détonné comme un séisme au sein du paysage cinématographique actuel, jusqu'au saint Graal, la Palme d'or partagée avec sa partenaire de jeu Adèle Exarchopoulos et leur metteur en scène Abdellatif Kechiche pour La Vie d'Adèle. Au fil de sa riche et protéiforme filmographie, Léa Seydoux a su maintenir un fragile équilibre entre le cinéma d'auteur français comme L'Enfant d'en haut, Les Adieux à la reine ou Saint Laurent, et les films à plus gros budgets outre-Atlantique comme Mission : Impossible – Protocole fantôme et 007 Spectre, tout en passant par des productions indépendantes comme The Grand Budapest Hotel et The Lobster. En attendant de la découvrir dans quelques mois, sous l'œil de Xavier Dolan et son adaptation cinématographique de la pièce de Jean-Luc Lagarce, Juste avant la fin du monde ; nous avons rencontré l'une des plus grandes actrices françaises de sa génération, mais aussi une jeune femme à la voix douce, touchante de sincérité et qui porte toujours en elle le désir du cinéma au sommet.

Propos recueillis par Lisha Pu.

Vous avez joué devant la caméra d'un nombre impressionnant de metteurs en scène d'horizons différents et variés, sur quels films vous avez précisément eu le sentiment d'avoir grandi en tant qu'actrice ?
Je pense quand même que c'était sur tous, après, il y a des films qui m'ont évidemment plus ou moins marquée. Il y a des expériences plus ou moins fortes que j'ai pu vivre, par exemple, le film d'Abdellatif Kechiche évidemment, cela a été très fort. J'ai passé des mois sur un tournage où je me suis énormément investie, à tous les niveaux. Ensuite, c'est un film qui a quand même changé ma vie d'actrice, car il a été vu par le monde entier et a révolutionné d'une certaine façon le cinéma français, et, je trouve, le cinéma en général. Belle Epine m'a aussi marquée, c'est la première fois que je me suis sentie investie d'une cause. D'une certaine façon, c'est un personnage que j'ai beaucoup aimé jouer. Je me suis sentie en complémentarité dans le travail avec la réalisatrice Rebecca Zlotowski d'une façon très forte et c'était très agréable. Voilà… il y a eu pas mal de films et puis, même James Bond m'a beaucoup appris. C'était la première fois que j'avais un rôle aussi important en anglais. Voilà, petit à petit, ce sont des expériences de cinéma et des expériences de vie qui m'ont fait énormément grandir.

Si vous aviez le pouvoir de remonter le temps, avec quelles réalisatrices, quels réalisateurs rêveriez-vous de travailler ?
Oui, eh bien, j'aurais adoré travailler avec Nicholas Ray par exemple, rien que ça ! (Rires) Elia Kazan, ou Éric Rohmer… Je ne sais pas, il y en a plein en France, comme François Truffaut ou Agnès Varda. Il y a beaucoup de metteurs en scène que j'adore !

Y a-t-il un « type » de rôle au cinéma que l'on ne vous a encore jamais proposé et que vous aimeriez tenter ?
Non, encore une fois, je pars du principe que je ne peux jouer que les rôles que l'on me propose. Jamais je ne me projette dans un rôle dans lequel je ne joue pas, je pense qu'il appartient à l'acteur à qui on l'a proposé. Moi, à partir du moment où l'on me propose un rôle, je le deviens.

Vous privilégiez d'abord la relation avec le metteur en scène ?
Oui, c'est sa vision à lui, si elle est de vous choisir, c'est que vous êtes le rôle. Je ne regrette jamais de ne pas faire un rôle, par contre, ce que je me dis, c'est que si je n'ai pas été choisie, c'est que je n'aurai pas pu le faire. Je ne peux créer un rôle qu'à partir du moment où il y a du désir de la part du metteur en scène.

Avez-vous le sentiment d'avoir beaucoup évolué au fil de votre filmographie dans votre manière d'appréhender les personnages ?
Oui bien sûr, mon jeu a changé. Je pense que le corps est un instrument de travail qui te guide au fil du temps et au fil des expériences.

Vous aviez dit dans une interview que le monde du cinéma est misogyne. Comment devient-on actrice dans ce monde inféodé au sexisme ?
Il est misogyne par excellence. C'est-à-dire que l'on demande aux actrices d'interpréter des qualités féminines. J'ai quand même l'impression que cela évolue un peu, mais quand même, on demande à une actrice d'être sensible, d'être féminine, d'être belle. Il faut jouer pour être actrice comme j'ai l'impression qu'il faut jouer de sa féminité. Alors que l'on ne demande pas la même chose aux acteurs.

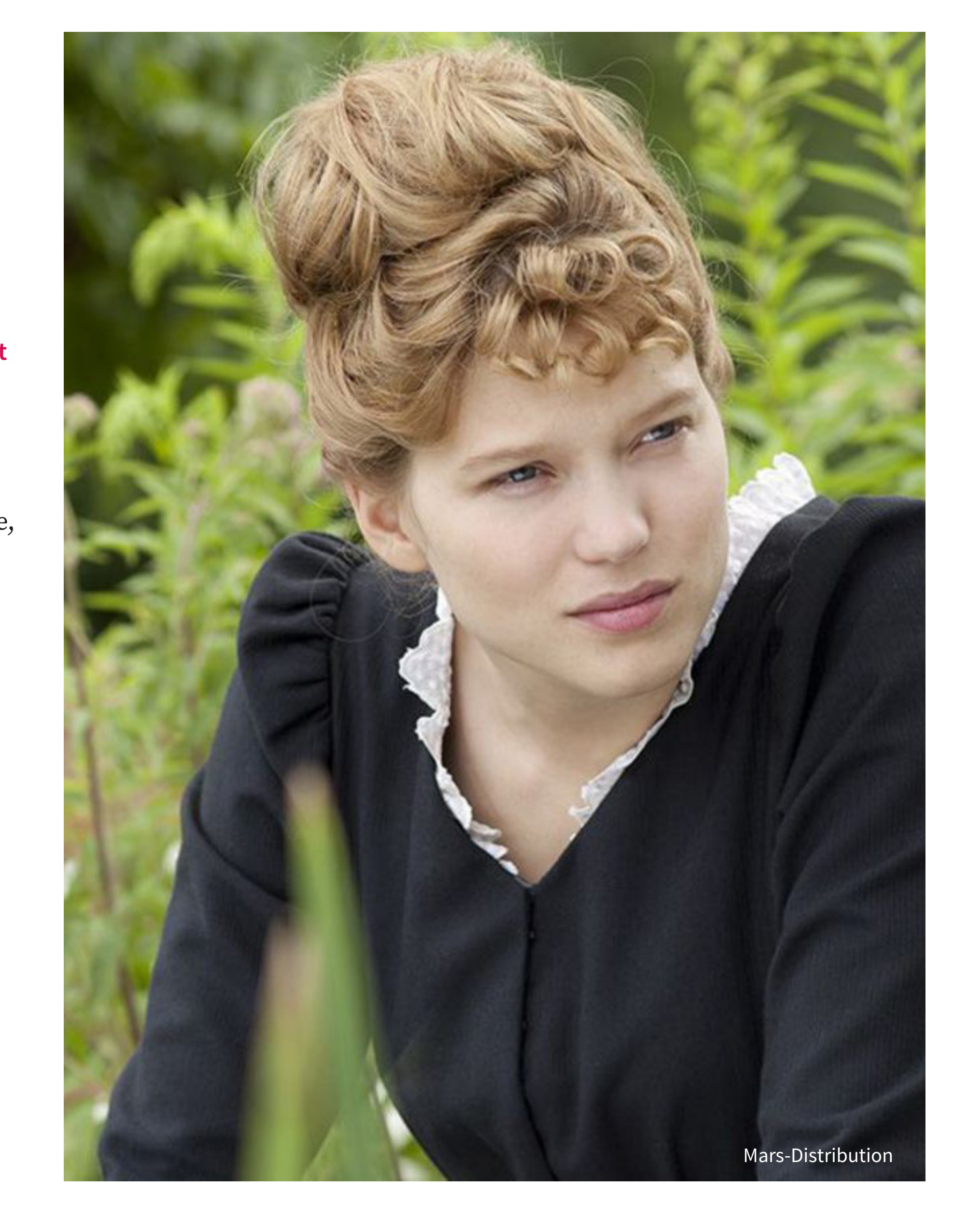
Peut-être que l'on demande moins aux acteurs d'être objets de désir ?
Oui, voilà, on demande moins aux acteurs d'être objets de désir, on va plus leur demander d'incarner des qualités masculines, c'est-à-dire d'être puissants, forts, virils, ces choses-là.

Aviez-vous senti de grands écarts entre la façon de travailler des anglo-saxons et celle des Français ?
Oui, mais jouer reste toujours jouer. C'est-à-dire que finalement, quand on est devant une caméra, on a toujours un peu le trac et on est tout seul. Après évidement, chez les anglo-saxons, je pense que c'est peut-être plus technique,

ou alors il faut plus se plier à la technique. Cela dépend aussi parce qu'au-delà d'une question culturelle, que l'on soit anglais, français, américain ou autre, c'est plus en fonction de la configuration des tournages. Je ne sais pas si « configuration » est le bon terme, mais suivant ce qui est déployé pour un tournage, par exemple si c'est un film d'époque, un film avec des effets spéciaux comme James Bond ou un film d'auteur, c'est vrai que ce n'est pas pareil. Quand on est acteur, parfois la technique prend le pas sur le reste et il faut toujours trouver sa liberté dans la contrainte.

Le fait d'être devenue actrice a-t-il changé votre rapport à la cinéphilie ?
Oui, peut-être que je suis plus sensible au cinéma qu'avant, j'ai une manière de voir les films qui est peut-être différente. Mais le rapport qu'on a, l'émotion qu'on a à travers un film… D'une certaine façon pour moi, le cinéma est de l'ordre du sentiment, c'est une chose qui nous fait ressentir des émotions. Et pour cela, on n'a pas besoin d'avoir de la culture.

Ce qui vous fait accepter un rôle, c'est peut-être justement la singularité du personnage et l'émotion qui peut se dégager à la lecture d'un scénario…
Oui, c'est exactement cela. Je choisis un rôle si le rôle me touche, je vais pouvoir l'interpréter si je sens que je vais avoir quelque chose à y faire.


Mars-Distribution

LA DIALECTIQUE
PEUT-ELLE CASSER DES BRIQUES ?

Hugo Prevel

Le 18 février, dans le cadre du cycle Marx en scène de la section Cinéma de l'ENS qui s'interroge sur l'influence du penseur allemand dans l'Art, se déroulait au Bal, un bar-expo de Paris, une conférence sur le projet avorté de Eisenstein d'adapter Le Capital à l'écran. Retour sur cette conférence qui tente d'éclaircir le mystère de ce défi fou à la lumière de documents et archives (plus de cinq-cents pages d'un journal d'Eisenstein) retrouvés par Elena Vogman, doctorante sur le cinéaste russe.

Le cinéma est un formidable outil de propagande, et ça, les bolcheviques l'ont compris dès les années 20. Par divers recherches sur le montage les avant-gardes russes ont cherché comment éduquer le peuple. Nous nous intéresserons ici à l'essai de Eisenstein de diffuser les idées marxistes par un montage dialectique.

Eisenstein et Le Capital, entre Marx et Joyce

La dialectique, qu'est-ce que c'est ? La dialectique est une méthode de raisonnement par opposition, les idées contradictoires s'entrechoquent donnant naissance à une nouvelle et cela jusqu'à construire un cheminement logique vers la vérité. Le montage mathématique de Eisenstein procède de la même manière ; de l'individu on passe au collectif, du statique on passe au mouvement : la Révolution est en marche. Son dessein, encore plus avec Le Capital, est « de montrer la méthode de la dialectique » par le cinéma, par l'image, avec une relation entre la forme et le fond. Il souhaite « enseigner à l'ouvrier la dialectique » par un montage dialectique, par une forme riche, une multitude de lieux et le choc des images. Eisenstein voit dans les théories marxistes un formidable potentiel visuel, une théorie nourrie d'images concrètes et efficaces comme la métaphore de l'usine et de la cage.

Afin de porter à l'écran ces théories, d'« écraniser » la théorie de Marx, Eisenstein a pour modèle Ulysse de James Joyce paru en 1922. Œuvre majeure du XXe siècle, à la recherche de la subjectivité absolue, on y suit durant 1000 pages une journée ordinaire du protagoniste Leopold Bloom. Faire jaillir du quotidien la richesse de la pensée, du particulier arriver au général, passer du détail le plus trivial à une réflexion métaphysique des plus pointue par le « flux de conscience », voilà l'œuvre de la vie de Joyce et l'ambition de Eisenstein. On comprend la corrélation entre les deux projets dans la mise en séquence d'images ; le choc, l'opposition créatrice d'émotion et de réflexion. Eisenstein parlera d'un « cinéma intellectuel » comme le produit dialectique des sentiments et de la raison.

Un film sans image

Cette conférence aurait pu tourner au débat d'érudits sur les théories d'Eisenstein autour d'un film qui n'existe pas. Cependant la discussion fut étayée par le travail de Elena Vogman et l'apport de ses recherches, soit des pages inédites du journal du cinéaste russe. Ces pages sont des collages artistiques sur Le Capital, s'articulant



autour de thèmes divers, parfois contradictoires et formant un début de montage. Ainsi peut-on parler de film sans image ? De plus, à l'aube de la cécité, Eisenstein pensait-il vraiment concrétiser ce projet ? Ces questions nous obligent à considérer avec le plus grand sérieux ce nouveau matériau.

Que trouve-t-on dans ce journal? Beaucoup de choses. Une figure revient fréquemment, celle du manipulateur, symbole du capitalisme chez Marx, qui intéresse le réalisateur pour sa portée visuelle universelle. Il la rapproche du marionnettiste et du guignol, on sait à quel point il aime utiliser l'humour dans lequel il retrouve le sentiment et la raison de son cinéma intellectuel. On trouve aussi des essais de mise en scène des théories marxistes visuels comme la « danse des valeurs » ; une photo représente des jambes en mouvements dans la vitrine d'une boutique de collants. On pense aussi au fétichisme, ce qui nous amène sur le terrain de Freud, et on sait les liens forts qu'il existe entre psychanalyse et cinéma. Eienstein souhaite jouer sur la polysémie, le jaillissement de signification, un chaos créateur dionysiaque (on retrouve d'ailleurs à plusieurs reprise le symbole de Dionysos : le taureau) Tout cela correspond à ce qu'on a dit du montage dialectique qui, du désordre crée la critique dialectique, s'incarnant dans la confrontation d'images créatrices de sens. C'est aussi le désordre de la pensée ordinaire propre à Joyce.

Cette conférence nous aura permis d'essayer de comprendre ce qu'aurait pu être cette œuvre colossale aussi bien au niveau de la théorie que de la pratique. Elle demeure néanmoins hermétique et mystérieuse. Dommage. A moins que ce ne soit son état inachevé qui l'a rende si riche et intéressante.

MISTER BOJANGLES, DANCE !

Marie Daoudal

Cette année, la rentrée littéraire de janvier était pleine de perles. En attendant Bojangles, premier roman écrit par le jeune Olivier Bourdeaut, est l'une d'entre elles. Un livre doux-amer que l'on vous conseille fortement de lire.

« Mr. Bojangles » est une chanson de Nina Simone, à la fois mélancolique et enchanteresse, triste et joyeuse. Elle raconte l'histoire d'un danseur hors-du-commun, qui dansait autrefois dans les bars de la Nouvelle-Orléans, en échange de quelques verres. Cet homme était triste, son chien était mort, mais il dansait à en perdre haleine. En attendant Bojangles, c'est la même chose : un livre qui nous fait rire et pleurer. En lisant l'histoire un peu loufoque du narrateur, on ne sait plus vraiment ce que l'on ressent. Il nous décrit, avec ses mots d'enfant, sa vie et celle de ses parents. Une vie de famille des plus atypiques : des fêtes dantesques jusqu'au bout de la nuit, un oiseau que l'on surnomme « Mademoiselle Superfétatoire », une mère qui change de prénom tous les jours. Et puis il y a cette chanson, « Mr Bojangles » sur laquelle les parents dansent constamment. Toujours la même chanson qui revient en leitmotiv tout le long du livre. Et dans le prolongement de cette musique, il y a une mélodie propre à ce roman, un rythme insufflé grâce aux mots, une magie que l'on découvre peu à peu. L'histoire est racontée avec beaucoup de naïveté et de douceur, mais surtout, elle est dite avec poésie. Entre les rimes qui émaillent la prose et les jolis jeux de mots, le lecteur se délecte d'une langue travaillée et belle.

Au-delà des qualités d'écriture d'Olivier Bourdeaut, cet ouvrage est un récit sur la maladie mentale. Il évoque la folie en chacun de nous (plus en certains, que d'autres), qui, progressivement, grandit. Mais aussi clairement la folie psychiatrique, plus dangereuse et malsaine. Pourtant, le narrateur, de par sa voix d'enfant, ne porte aucun jugement. Le père, dans son journal, fait de même en avançant son propre point de vue. Il analyse simplement le lien ténu qui sépare les gens sensés des fous. Il constate que parfois la limite est mince. Il raconte son histoire, voilà tout. Mais il ne faut pas se méprendre. En lisant ce livre, on est tenté de n'y voir que le thème de la folie. Au fil des pages, on découvre néanmoins la place primordiale que joue l'amour dans le récit. C'est d'abord l'amour d'un fils pour sa mère, qu'il admire et encense. Un amour incommensurable pour une femme hors-du-commun. C'est aussi la tendresse d'un père pour son fils qu'il tente de protéger à tout prix. Et surtout, l'amour d'un homme pour sa femme, à qui il donne tout, jusqu'au bout.

Ce premier roman est une réussite: on rit, on verse une larme et on savoure les mots, en attendant que Mr Bojangles daigne revenir.

HUBERT VIEL

« L'HISTOIRE N'EST PAS UNE LIGNE DROITE QUI PROGRESSE VERS UN ÉTAT D'EXTASE ABSOLU »

Propos recueillis par Lisha Pu

Après Artémis, Cœur d'artichaut, une comédie d'aventure résolument intimiste et décalée, sorti en 2012, qui raconte le parachutage extraordinaire de la déesse de la chasse éponyme dans notre monde contemporain, précisément à Caen ; le cinéaste français Hubert Viel revient en 2016 avec Les Filles au Moyen-Age, un second long-métrage qui ne manque pas d'ambition, ni d'imagination. Synthèse de la fusion d'une grande simplicité, créativité et fraîcheur, ce film permet à l'artiste protéiforme (scénariste, réalisateur, producteur et compositeur) de s'inscrire dans la lignée du Jeune Cinéma Français à suivre de très près. Maze est parti à la rencontre d'Hubert Viel, un cinéaste énigmatique et visionnaire, à la fois politique, ludique et hors du temps.

Le choix de la caméra pellicule Arri 16mm qui donne une image très bruitée, avec beaucoup de grains, était-il d'abord un choix esthétique ?

Oui bien sûr, j'avais déjà tourné deux courts-métrages en 16mm, c'est un format qui me correspond bien car c'est de la pellicule et qu'en même temps cela reste léger par rapport au 35mm. C'est une image qui a pas mal de grains mais sans trop en avoir non plus. J'avais aussi fait un film en Super 8 avant, Artémis, Cœur d'artichaut, un long-métrage qui se passe dans la région également. Pour Les Filles au Moyen-Age, j'ai d'abord tourné en couleur avant de repasser les images en noir et blanc. En plus, cela correspondait pas mal au dispositif parce qu'avec les enfants je ne pouvais pas tourner des heures et des heures, faire beaucoup de prises. On a fait deux ou trois prises maximum, on était dans l'économie, donc c'était aussi une bonne raison. Pour ce film, on a utilisé la pellicule Vision 3, j'avais la même en Super 8. Et puis je suis habitué à faire de la pellicule avec ma chef opératrice.

Vous aviez donc toujours eu l'habitude de tourner en pellicule, jamais en numérique ?

Tous mes propres films je les ai tournés en pellicule, sauf un, que j'ai tourné entre Artémis et celui-là avec une Blackmagic mais sinon je tourne en pellicule dès que je peux le faire, dès que j'ai le budget.

L'utilisation de la pellicule est toujours intéressante car dans certaines mesures, elle rappelle une époque lointaine, archaïque…

Oui il y a toujours l'idée de trouver une image un peu hors du temps, qui n'est pas actuelle. On a essayé d'être à l'opposé des images qu'on trouve dans les clips, dans les publicités qu'on voit sur internet. Utiliser le 5D par

exemple et tourner en numérique aurait été pour moi une frustration (bien que je pourrais faire un film avec un 5D !).

Pour le coup c'est plutôt un choix politique de tourner en pellicule, cela engendre une image particulière qui se démarque des autres images de type Alexa ou 5D qui semblent plus reconnaissables. Il y a un retour de la pellicule dans le cinéma actuel ?
Oui il y a en quelques-uns !

Votre film m'a fait notamment penser à Mercuriales de Virgil Vernier …
Oui, il a tourné en 16mm aussi. Je n'aime pas le mot « vieillot »… mais, pour moi c'est une image qui travaille plus l'imaginaire, que si ce n'est que du numérique.

La majeure partie de votre film prend place dans le Moyen-Age, y avait-il un véritable désir de votre part de réhabiliter ces siècles marqués par l'obscurantisme ?
Oui, il y avait l'idée d'un Moyen-Age un peu à l'opposé de ce qu'on aurait pu penser, donc joyeux, drôle et plutôt libertaire. Je ne sais pas si le mot « libertaire » correspond mais il y avait l'idée de quelque chose de beaucoup plus lumineux que ce que l'on a l'habitude de penser. C'est vrai que le mot « lumineux » a été important parce qu'il y avait l'idée de la lumière du soleil, on a tout tourné à l'extérieur et on a eu la chance qu'il fasse plutôt beau sur la durée du tournage puisque l'on a tout tourné dans la région [N.D.L.R : la Normandie] (rires) ! Au niveau du Moyen-Age, il y avait aussi l'idée de s'amuser à casser tous les clichés un par un et de montrer à chaque fois l'autre face, celle à laquelle on n'avait pas pensé. Et encore, il y avait pleins d'autres épisodes qu'on a pas pu mettre, comme le droit de vote des femmes dont je voulais parler, mais il y a pleins de petites séquences que j'ai enlevé du scénario car sinon le film aurait duré trois heures ! Donc dans cet épisode du droit de vote des femmes, elles avaient le droit de vote, mais dans des assemblées locales. Il n'y a pas d'Etat au Moyen-Age, tout est localisé et je trouvais cela intéressant. Quand on parle avec des gens qui n'y connaissent pas trop dans cette période et qu'on leur dit que les femmes avaient le droit de vote au Moyen-Age, cela leur fait marrer. Au scénario, certaines personnes ont cru que c'était une blague !

C'est vrai qu'à la vision du film, on se rend compte que l'on est finalement assez ignorant des conditions sociales au Moyen-Age. Cela remet en cause aussi ce qu'on appelle le « progrès moderne » de nos jours.
Oui, il avait aussi l'idée d'inverser l'Histoire, de montrer que l'Histoire n'est pas forcément une ligne droite qui progresse vers un état d'extase absolu. Et qu'au contraire, cela peut régresser, revenir et que c'est plutôt des cycles. J'ai essayé de monter l'Histoire par cycles, avec plusieurs éléments, c'est Michael Lonsdale qui le dit dès le départ. L'Histoire ressemble plutôt à des boucles, des vagues, il y avait l'idée d'âge d'or. Dans Artémis, il y avait un peu cela en suspens. Dans ce film, la protagoniste éponyme est la déesse de la chasse, des forêts, vénérée bien avant l'âge classique dans des campagnes de très ancestrales civilisations grecques. C'est une déesse qui vit dans un monde de pureté, elle est vierge, les animaux s'approchent d'elle naturellement, il y a l'idée de communion avec la nature, l'idée d'un âge d'or perdu. Et moi j'ai fait exprès de prendre ce personnage d'Artémis et de le mettre dans le monde contemporain, à Caen en plus.

Au début de votre film, des garçons jouent au jeu vidéo, le papy joué par Michael Lonsdale regarde un match de rugby à la télé, tandis que les filles se sentent exclus. Aviez-vous voulu dénoncer le rapport à l'écran virtuel, celui du cinéma compris, qui semble parfois exclusivement réservé et destiné à un public masculin ?
Non je ne pense pas, mais je me suis amusé avec les clichés, il y a l'idée de les combattre. Le principal étant que la femme au Moyen-Age était soumise etc. Mais il y avait aussi l'idée de s'amuser en présentant une forme de cliché au début avec des enfants, des garçons qui jouent à la console et qui adhèrent à la philosophie du jeu vidéo qui semble un peu machiste et violente. Je voulais montrer d'autres parts, que les filles par la suite dans le film sont des combattantes, des héroïnes etc.

Les hommes se comportent avec les femmes comme ils se comportent avec la nature, c'est-à-dire dans un rapport de force et de domination. En plus de l'aspect féministe, votre film revêt un aspect écologique.
Tout cela c'est un peu la même chose, c'est une critique de la modernité dans son ensemble, qui peut être prise dans le prisme du féminisme, comme celui de l'écologie. Au Moyen-Age, il y a une sorte de respect au sens très général, que cela soit pour les femmes, pour la nature, pour les enfants et éventuellement pour les objets d'arts. Je vois un respect de la sagesse qui peut probablement nous aiguiller pour aujourd'hui. L'idée était aussi de ne pas montrer une histoire comme une ligne droite qui va de l'obscurantisme vers le progrès, car souvent, c'est plutôt à l'inverse du progrès, ce qu'on appelle la décadence. Comme je l'ai dis, l'Histoire fonctionne plutôt par cycle, avec des ruptures et des renaissances successives. Pour la question à la fois écologique et féministe, ce qui m'a beaucoup intéressé c'est que récemment j'ai lu pas mal de trucs sur le fait qu'à la Préhistoire on était encore plus féministe qu'au Moyen-Age, avec notamment le système de matriarcat, des femmes qui sont des chefs de familles et qui possèdent la terre, et qui ont en charge les enfants alors que l'homme n'a rien. Et bien-sûr en terme d'écologie, ce ne sont pas des gens de la Préhistoire qui ont détruits la planète, ni ceux du Moyen-Age d'ailleurs, mais plutôt ceux d'aujourd'hui ! (rires)



Renaud Monfourny

C'est vrai qu'on retrouve l'illustration du temps cyclique et non linéaire à la fin du film, à travers une séquence entièrement d'animation. Ce type d'esthétisme semble assez rare et innovant au sein d'un long-métrage.
Oui, je voulais tenter une séquence qui s'éloigne totalement du réalisme et qui serait fait uniquement de symboles, au même titre que sur les façades des cathédrales, on a des symboles à déchiffrer. L'art du Moyen-Age ne sert pas seulement à décrire la réalité mais avant tout à saisir la réalité via des symboles et de voir qu'il y a du spirituel derrière les choses. C'était pour rendre hommage à cet aspect de l'art du Moyen-Age. Pour revenir à ce que vous disiez, ce sont principalement des symboles du temps, pas forcément du Moyen-Age, mais des symboles universels. Par exemple, il y a beaucoup de rosaces grecques (de la vieille grecque archaïque), avec des symboles du temps, comme la roue, la fleur qui tourne, il y a l'idée que les choses tournent.

Vous êtes l'auteur des dessins ou aviez-vous travaillé en étroite collaboration avec un dessinateur ?
C'est un dessinateur qui a fait ce générique, moi j'ai fait une sorte de story-board où j'ai dessiné et où je lui ai montré des photos et des images. Je l'ai « écrit » et c'est lui qui a tout fait en terme de réalisation.

La structure narrative du film est basée à travers une mise en abyme, celle du conte. Cette structure scénaristique s'est-elle imposée dès l'écriture, dès la genèse ?
Dès la genèse, il y avait plutôt l'idée d'un film à sketchs, pour raconter des anecdotes sur le féminisme et l'émancipation au Moyen-Age. C'est en partie d'après un livre qui s'appelle La Femme au temps des cathédrales (N.D.L.R : de Régine Pernoud). C'est rapidement par la suite que l'aspect de la fable s'est mis en place et sur laquelle j'ai rajouté notamment la légende de Euphrosyne avec le miel de Lotus qui était là pour illustrer de manière ludique et poétique un épisode historique qui semblait assez chiant au début qui était le concile d'Ephèse. C'est devenu un vrai petit conte pour le coup.

Et comment le choix du noir et blanc est-il venu ?
Dès le départ, c'était pour l'idée de simplification. Il y a beaucoup de dépouillement dans le film, dans l'idée de ne prendre que six acteurs, et l'idée d'avoir des décors très simples, très pauvres, avec très peu de costumes qui ne sont pas du tout authentiques mais qui cherchent une simplicité. Le fait de ne montrer que deux couleurs simplifient beaucoup de chose et unifie l'ensemble du film.

D'ailleurs votre premier long métrage Artémis, cœur d'artichaut a aussi été tourné en noir et blanc ?
Oui, quasiment intégralement.

Vous avez co-écrit la musique originale du film, ce qui est intéressant c'est qu'elle mêle à la fois des instruments anciens et d'autres plus modernes et contemporains comme le synthétiseur. Pouvez-vous me parler un peu vos intentions ?
L'idée était d'aller à l'encontre d'une représentation authentique, historique. C'était de ne pas utiliser des musiques du Moyen-Age car elle n'est pas évidente pour un homme moderne, elle ne fonctionne pas du tout sur les mêmes concepts. La musique médiévale est ce qu'on appelle modale, c'est une musique qui donne l'impression de faire du sur place, elle tourne en rond parce qu'il n'y a qu'un seul accord, avec des variations. C'est parce qu'elle cherche à s'élever vers là-haut, il existe de nombreux chants grégoriens avec de grandes variations. Alors que notre musique contemporaine est horizontale, on a l'impression qu'elle avance droit devant, vous avez des successions d'accords qui sont différents. C'est difficile d'utiliser de la musique médiévale car on n'était pas du tout sur une représentation authentique des choses, mais sur une représentation décalée. Donc on a opté pour une musique plus moderne, notamment des synthétiseurs sur des séquences du Moyen-Age et inversement, des violons sur des séquences contemporaines, mais pas tout le temps, il n'y a pas de règle précise. Il fallait qu'on montre bien que c'est un regard d'aujourd'hui, car je suis un réalisateur d'aujourd'hui. En ce qui concerne le film, il ne faut pas oublier que ce sont des enfants qui pensent au Moyen-Age, ils arrivent à prendre ce qu'ils veulent de cette époque, et ils arrivent à projeter ce qu'ils font dans leur modernité, dans leurs personnages du Moyen-Age. Il y a à la fois une sorte de grand écart et de synthèse entre le Moyen-Age et le monde actuel, et cela se retrouve notamment dans la musique.

Vous avez écrit, réalisé et produit Les Filles au Moyen-Age, est-ce difficile de faire exister ce genre de proposition cinématographique, qui sort des sentiers battus du cinéma français ?
J'aurai du mal à réaliser un scénario que je n'ai pas écris, en plus, j'aurai du mal à ne pas avoir un regard important sur la production même si je suis producteur malgré moi. C'est-à-dire que nous avons eu des problèmes de financements et que j'ai dû moi-même cofinancer le film, je suis devenu producteur. Sur Artémis, je savais dès le début que je serai le producteur car c'est un film qui n'a pas coûté grand-chose. Dans les deux cas, c'est une question de maîtrise et d'artisanat. On n'est pas du tout dans une industrie du cinéma où il y aurait des étapes successives, où des gens interviennent, s'en vont, laisse le bébé à d'autres et au final qui font un produit qui répond à certains critères, certains formats, certains publics etc. On est vraiment dans un film artisanal, que mon regard soit dans toutes les phases de la production du film me permet d'avoir une maîtrise que je n'aurais pas pu avoir si j'avais tourné cela dans le circuit conventionnel.

Est-ce que vous allez continuer à coproduire vos prochains films ?
Non, parce que plus cela va aller, plus les projets seront conséquents et chers. Et je ne peux pas assurer la production. Déjà là, je ne l'ai pas fait tout seul, il y a un producteur qui s'appelle Valéry Du Peloux qui m'aide.

Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de votre prochain film ?
C'est l'histoire d'un éleveur laitier en Normandie qui est en faillite dans les années quatre-vingt, où c'est la crise ; on se rend compte que les agriculteurs sont en difficultés depuis toujours, depuis le Moyen-Age j'ai envie de dire. Si je parle des années quatre-vingt, c'est parce que je les connais, ce sont les années de mon enfance, et les enfants de cet agriculteur sont les héros du film. C'est du point de vue de l'enfance que le film appréhendera la difficulté du père qui n'arrive pas à assurer la vente de son lait au sein du système libéral. Les années quatre-vingt sont libérales alors qu'on avait un président socialiste, et paradoxalement, c'est l'explosion des grandes surfaces, des villages et des campagnes. Vous avez une agriculture qui ne cesse de devenir intensive, chimique etc. Les agriculteurs traditionnels se sentent de plus en plus seuls, quelque-uns se suicident. C'est tellement humiliant pour eux, surtout qu'ils constituent la base de la société, c'est eux qui nourrissent la population et on leur fait comprendre qu'ils ne nourrissent plus personne. On préfère importer des céréales produites par des pays où la main d'œuvre est moins chère etc. Je ne rentre pas dans des détails, mais ce sont des questions liées au capitalisme et au libéralisme, le tout appréhendé par trois enfants qui essayent de comprendre avec leur malice et leur intelligence d'enfant. Les enfants ont souvent beaucoup plus de bon sens car ils n'ont pas subits encore toutes les contraintes et les formatages de la société. Ils ont une sincérité, une forme de pureté, et d'une certaine manière, c'est leur force. L'idée du suicide je ne sais pas si elle est implicite, sous-jacente si elle plane un peu comme un corbeau au-dessus du film, ou si je la montre frontalement. Je ne sais pas mais en tout cas, il y a l'idée de la mort qui guette. Et c'est un sujet actuel puisque vous le savez, en ce moment c'est vraiment la misère des agriculteurs.



L'INDUSTRIE DE LA MODE EST-ELLE UNISEXE ?

Charlotte Jouhanneau

Dans le monde de la mode, la notion du genre est parfois très déconstruite. Les stylistes aiment jouer sur les archétypes du masculin/féminin. C'est un jeu vestimentaire qui sème totalement la confusion des genres. Ce phénomène pourrait devenir plus qu'une simple tendance.


© Jean-Baptiste Mondino

En dehors des podiums, les premières femmes à avoir semé la confusion des genres sont les garçonnes des Années folles. Elles fument, se coupent les cheveux et montrent leurs genoux. Elles sortent pour la première fois du stéréotype de la femme dans lequel on les avait enfermés. Puis dans les années 60, les femmes militent pour le port du pantalon. L'égalité vestimentaire est gagnée pour elles. Au début du XXe siècle, Coco Chanel s'approprie même le look garçonne.

En revanche, il est encore difficile pour les hommes de sortir de leur costume. Puis, dans les défilés, arrivent des mannequins masculins encore plus sexy que les femmes. Ensuite, des icônes tels que David Bowie, pousseront le mélange des genres à l'extrême peu après les années 60.

Petit à petit le monde de la mode brise la glace, transgresse les règles, et ose tout. Il n'y a plus de genre, plus de stéréotype.

En 1996, Caser Legler est la première mannequin à défiler dans une collection pour homme, et ce pour plusieurs créateurs. Son but étant de prouver que chacun peut porter ce qu'il lui plaît, que l'être humain, homme ou femme, n'est pas obligé de suivre les codes du genre.

Depuis les années 2000, la mode est à l'unisexe. Mais dès les années 2010, la mode va encore plus loin et annonce la nouvelle tendance, celle de l'androgynie. L'androgynie est tout un art, et fascine autant qu'il dérange.

Les mannequins androgynes sont de plus en plus présents dans les défilés. C'est le cas de Lea T, mannequin transgenre de la campagne « Confusion des genres » de Givenchy en 2010. Autre exemple, le mannequin Andrej Pejic, qui est un homme avec l'apparence d'une très belle femme. Pour la première fois dans l'histoire de la mode, Jean-Paul Gaultier ose l'inimaginable et fait porter à son mannequin une robe de marié lors de son défilé printemps-été 2011. Andrej Pejic devient alors le tout premier top model de l'histoire à défiler dans des collections femmes ou hommes, que ce soit pour Gaultier ou Marc Joacobs.

Le mélange des genres n'est pas nouveau, il y a plus de trente ans maintenant que Jean-Paul Gaultier à introduit les jupes dans les collections pour homme. Seulement aujourd'hui il n'y a plus de limites. L'industrie de la mode n'est plus divisée en deux à présent. C'est à dire les collections pour les femmes d'un côté et celles pour les hommes de l'autre. C'est une totale remise en questions du genre. Il y a l'homme, et il y a la femme. Le tout est d'accepter que l'un puisse devenir l'autre.

FADUMO DAYIB,
UN NOUVEL ESPOIR POUR LA SOMALIE ?

Myriam Bernet

Il est de ces personnes qui ont des parcours inspirants, exceptionnels. Il est de ces femmes, qui, parce qu'elles sont des femmes, et encore plus dans un pays qui connait beaucoup de difficultés, doivent se battre davantage. Aujourd'hui, je vais vous parler d'une femme qui a eu ce type de vie, et qui malgré les nombreuses difficultés qui ont jalonné son parcours, s'en sort admirablement bien.

Fadumo Dayib, la quarantaine, a connu énormément d'évènements difficile. De l'expulsion du Kenya, où elle est née, au statut de réfugiée en Somalie, qui fut son pays d'adoption, avant d'arriver en Finlande, alors qu'elle n'était qu'une adolescente, et qu'elle ne savait pas encore lire et écrire. Aujourd'hui, elle détient trois masters en santé publique et en développement international, est passée par la prestigieuse université d'Harvard, est doctorante à l'université d'Helsinki, mère de quatre enfants, et se présente à l'élection présidentielle somalienne qui est supposée se dérouler cette année. Un parcours qui force l'admiration.

Une determination d'autant plus impressionnante quand on observe la situation actuelle du pays pour lequel elle présente sa candidature. La Somalie est en effet un territoire qui a un besoin urgent de reconstruction, en proie à de nombreuses difficultés, notamment économiques et sociales. Plus encore, il est déchiré entre plusieurs clans qui détiennent l'autorité. Situé à l'extrémité est du continent africain, son économie dépend aussi énormément de l'aide internationale, la sécheresse des terres ayant aggravé sa situation déjà instable. Une instabilité qui se confirme par une suite d'évènements graves, le pays ayant été frappé pas plus tard que le 29 février par un double attentat, revendiqué par les islamistes Chabab, affiliés à Al-Qaida.

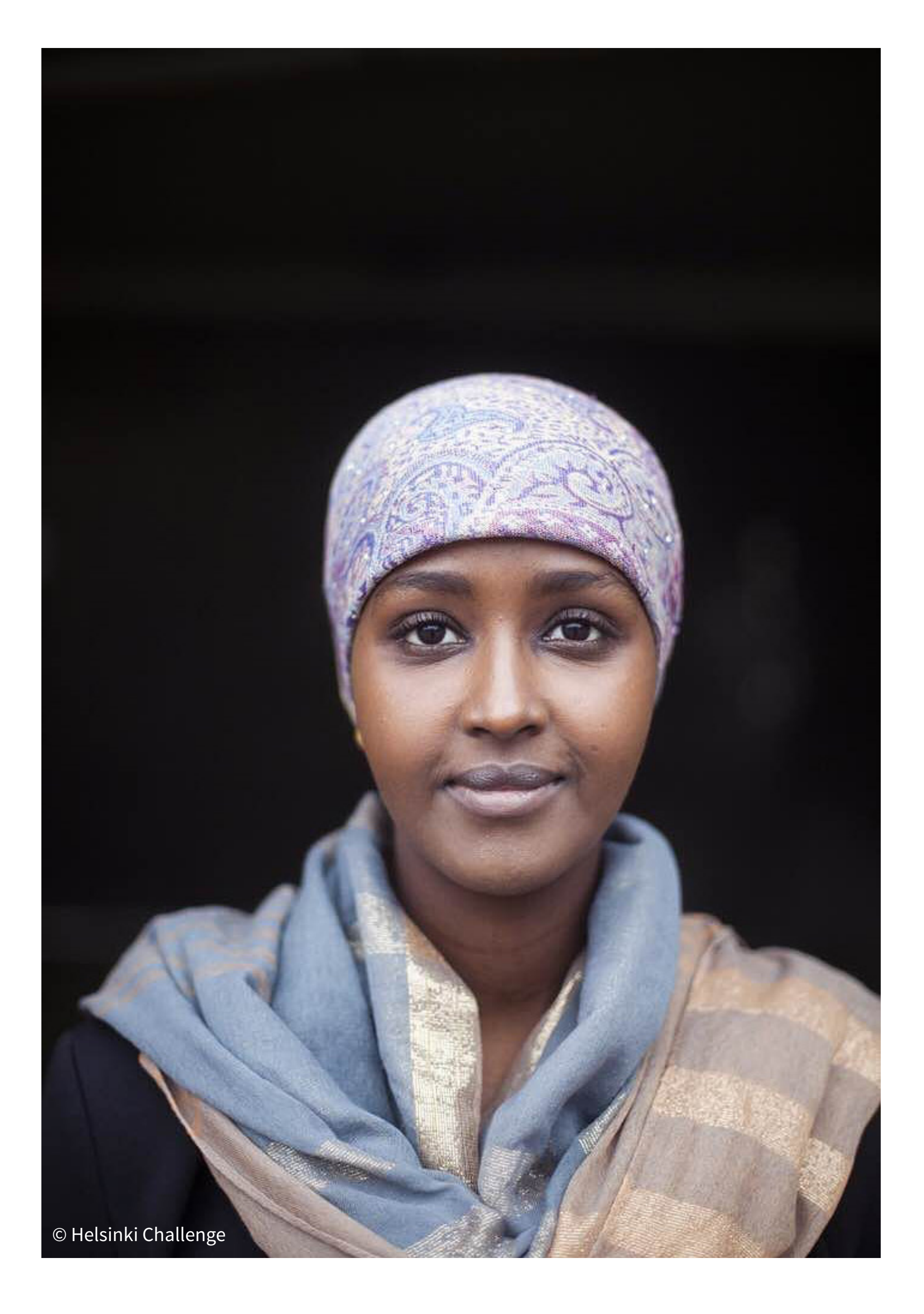
Il y a vingt-cinq ans, ce pays fut pourtant une terre d'accueil pour Fadumo Dayib, qui y est retournée en 2005 avec l'Unicef, en tant que professionnelle de santé publique. Elle travaille alors au Puntland (une région au nord-est de la Somalie), sur les problèmes de santé maternelle et sur la prévention de la transmission du VIH de la mère à l'enfant. Et c'est par la suite sa mission au Libéria qui lui donne le souffle nécessaire et l'inspiration pour se lancer.

Fadumo Dayib est alors la première femme à se présenter à l'élection présidentielle somalienne, et considère que reconstruire la Somalie est « une obligation morale et un devoir civique ». Mais cela ne s'annonce pas sans difficultés. En effet, la candidate n'est soutenue par aucun des clans du pays, qui y possèdent une forte autorité. Interrogée par Le Monde Afrique, elle affirme s'opposer à ce « système clanique » qu'elle estime être

« l'une des causes du conflit en Somalie. » Et surtout, le fait qu'elle soit une femme rend la tâche encore plus difficile.

Pour financer sa campagne à la présidentielle, Fadumo Dayib compte sur le système du crowfunding, c'est-à-dire un système de financement participatif, et ce, afin que personne ne puisse « posséder » sa candidature. Mais encore faut-il que les élections aient bien lieu cette année. En effet, le président actuel Hassan Sheikh Mohamoud a déclaré un report, pour cause d'instabilités dans le pays.

Elle est la première de sa famille à avoir survécu parmi douze enfants, et se sent investie d'une mission. Celle de « servir l'humanité ». Et elle semble déterminée à accomplir cette mission et à aider la Somalie. Elle s'y est d'ailleurs rendu en janvier, malgré les risques et les menaces de mort. Après plus de 25 années d'exil, elle estime qu'il est temps de rentrer pour aider ce qu'elle considère comme étant sa patrie.


© Helsinki Challenge

LES FILLES AU MOYEN ÂGE
ÉCLAIRER L'OBSCURANTISME

Lisha Pu

Réhabiliter le Moyen Age, mettre en lumière une époque mal-aimée, souvent sur laquelle nous sommes peu et/ou mal informés, tel est le pari audacieux d'Hubert Viel dans son dernier long-métrage au titre aussi énigmatique qu'évocateur : Les Filles au Moyen Age.

Dans ce petit bijou d'intelligence et d'originalité, la douce et sage voix de conteur du grand-père érudit incarné par Michael Lonsdale, transporte tous les autres protagonistes interprétés par des acteurs-enfants d'une douzaine d'années au temps du Moyen Age. Au gré des petites saynètes jouées par ces jeunes acteurs plus que prometteurs dont le souffle et la grâce insufflent une légèreté rafraîchissante au film. Les Filles au Moyen Age, dans une économie de moyens, porte une croyance folle envers le pouvoir de la fiction. Ainsi, on dépoussière en imaginant un regard alternatif sur la religion, le féminisme, l'écologie ou encore la véritable histoire de Jeanne d'Arc sous des nappes de synthétiseurs hypnotiques oscillant entre joie et mélancolie, le tout à travers une mise en scène dépouillée, pétillante et lumineuse.

Les filles au Moyen Age sont fortes, intelligentes, belles, intègres, de véritables héroïnes, des diamants bruts. Médecins, enseignantes ou encore physiciennes, elles n'avaient décidément rien à envier aux garçons. On découvre également que si l'Histoire est écrite par les vainqueurs, elle est aussi surtout écrite par les hommes, en effet, ces derniers ont l'art de s'approprier certaines grandes découvertes et progrès sociaux.

En proposant un regard à la fois incisif, neuf et insolite sur cette époque - qui devient soudainement moins obscure, Hubert Viel remet en question les tares, les maux et la vision unilatérale du « progrès moderne » de notre société contemporaine. Invoquer le passé pour mieux parler du présent, tel est le postulat engagé et ludique du film qui réussit à combiner avec brio les deux : politique et poétique.

potemkine films



© Jérémie Buccholtz

Musique

LIVE REPORT
YANIS AU BADABOUM

Cassandre Tarvic

Yanis, artiste à la fois candide, mystérieux et sensuel, nous présentait au mois de février son premier EP, intitulé L'Heure Bleue, au Badaboum : un show élégant, balancé entre un timbre de voix suave et des ondes électrisantes, qui ont su conquérir le public de la salle parisienne.

Le jeune stéphanois de 27 ans, Yanis Sahraoui, nous propose une pop électronique et feutrée. Tant par son allure que par son offre musicale, il transcende les écueils récurrents, donnant à voir un personnage raffiné, sophistiqué et habile. Il pose sa douce voix, d'une justesse remarquable, sur des beats électro plus ou moins énergiques selon les morceaux.

Yanis nous a proposé un spectacle en crescendo au Badaboum. La salle avait été mise en jambe par la talentueuse Claude Violante, en première partie. Mais c'est véritablement selon une montée en puissance maîtrisée qu'il parvient à satisfaire un public qui semble déjà lui être fidèle. Les spectateurs sont très réceptifs, chantant le refrain de son titre phare, Hypnotized, qu'il reprendra même a capella partageant un moment de grâce émouvant. Mais c'est également un public ondulant devant Yanis qui, par ses mélodies envoutantes et par ses pas de danse souples et fluides, se fait charmeur de serpents.

L'atmosphère est également propice au bon déroulement de cette soirée, à guichet fermé. C'est notamment grâce au très bon jeu de lumières dévoilant une ambiance entre marine et azur rappelant l'univers océanique et onirique de Yanis qui nous plonge dans une heure bleue hors du temps. Cette immersion fut d'ailleurs telle que la fin sembla précipitée, et l'absence de rappel presque violente pour la foule, définitivement conquise par la performance !

C'est une véritable consécration pour un artiste qui vit une renaissance intrigante. En effet, si il se lance sous son vrai prénom depuis printemps 2015, avant c'était sous le nom de Sliimy qu'il était connu dans le monde de la musique, avec une pop acidulée et fluorescente. Bien loin de son passé, Yanis, phénix des eaux troubles, s'oppose à son double Sliimy avec une sobriété voluptueuse qu'on lui préfère, d'autant qu'elle semble affublée d'une plus grande maîtrise et d'une plus grande profondeur.

Yanis vient également se faire l'exemple de la possibilité de reconversion en musique, et la preuve, à la valeur ô combien estimable, qu'aucun artiste ne doit pas être paralysé par son passé ni par ses acquis, et peut évoluer vers un mieux qui lui ressemble et dans lequel il s'épanouit.

Il apparaît comme un artiste dynamique et sincère, s'amusant sur scène autant si ce n'est plus que ses auditeurs ! Il sera en concert à Liège le 10 mars au Reflektor, à Bordeaux le 12 mars au Rocher de Palmer, à Avignon le 18 aux Passagers du Zinc, à La Péniche à Lille le 22 avril et enfin à Saint-Etienne le 26 mai pour le festival Paroles et Musiques.


joseph jabbour

FESTIVAL ANIMA
APOLOGIE DE LA BEAUTÉ ANIMÉE

Sofia Touhami

Le festival Anima est un événement culturel bruxellois qui a connu sa 35ème édition en ce mois de février. Entièrement centré sur le cinéma d'animation, il permet de faire découvrir aux petits comme au grand toute la grandeur de ce que peuvent être des courts et des longs métrages qui n'incluent pas d'acteurs réels. Comme à son habitude, le festival a été une grande réussite, et nous tenons à faire la part belle aux œuvres qui ont marqué cette semaine du 7ème art.

Du succès des grosses productions américaines...

Tous les univers se rencontrent à Anima. C'est toute la force de ce festival, il attire autant de bobos avides de cinéma indépendant que d'enfants venus se divertir avec leurs parents pour un après-midi. Plusieurs séances étaient consacrées aux enfants, et tout était fait pour qu'ils passent un bon moment. En effet, deux excellentes grosses productions d'animation Disney-Pixar ont fait salle comble et ont contenté le jeune public au-delà de ses espérances.

Il avait tout d'abord Le voyage d'Arlo, long-métrage intelligent qui inverse la relation habituelle qu'entretiennent les Hommes avec les animaux. Par des propos (très) simples, le scénariste John Walker a su faire réagir le jeune public à des thématiques jamais faciles à aborder à un si jeune âge, comme le respect de l'autre ou la recherche de soi. D'un point de vue plus général, le film suit les traces du classique Frère des ours en adoucissant tout de même certaines dures réalités pour ne pas heurter la sensibilité du spectateur.

Vient ensuite la surprise de cette rentrée 2016, Zootopie, véritable réussite à tous les niveaux. Il s'agit d'une sorte d'actualisation des fables de La Fontaine. Les protagonistes sont tous des animaux, mais avec des yeux d'adulte, on se rend très vite compte que les traits de caractère caricaturaux des bêtes ne sont qu'un prétexte pour dépeindre notre société. L'esthétique et les graphismes du film sont poussés à une perfection maximum. La ville de Zootopie fait certes rêver mais elle présente quelque chose de très réel, ce qui renforce le sentiment qu'il n'y a qu'un pas entre notre monde et celui du film.

... au triomphe de nos films francophones.

Un des films les plus attendus de cette semaine était l'adaptation du jeu et du manga Dofus. Initialement destinés aux plus jeunes, l'entièreté du public présent était âgé de 18 à 30 ans et venait se remémorer ses longues nuits passées sur la plateforme du jeu Dofus. Bien sûr, l'oeuvre s'est heurtée aux craintes habituelles du public comme le fait de savoir si l'adaptation sera réussie ou non, si elle apportera une dimension nouvelle à l'univers ou non. Toutes ces peurs se sont évaporées après la séance et les spectateurs ont en grande majorité été conquis par ce qu'ils venaient de voir. Dofus Le film - Livre I : Julith est une simple histoire à cheval entre le roman d'initiation, le récit d'aventure et l'histoire fantastique. L'équilibre trouvé entre les inspirations graphiques japonaises et la patte du jeu qui a fait son succès, prouve que l'on peut faire du très bon boulot sans être un studio de renommée mondiale.

Remi Chayé, réalisateur de Tout

en haut du monde a également pu se satisfaire du succès unanime remporté par son film. L'histoire tient en quelques mots : Sacha, jeune fille de l'aristocratie russe, se met en tête poursuivre les explorations de son grand-père adoré, qui visaient à trouver le Pôle Nord. S'ensuit un voyage éprouvant au cours duquel elle découvrira le monde dans toute sa splendeur et sa complexité. Ce qui touche particulièrement dans ce film, c'est la simplicité du trait. En effet, les personnages sont très peu travaillés, on ne distingue parfois pas de contours concrets, mais cette esthétique a toute sa place dans l'oeuvre. Le travail des couleurs et l'importance des plans larges nous font nous sentir tout petit face à l'immensité du monde et à la quête entreprise par les personnages du film.



© Diaphana Distribution

La part belle aux courts-métrage

Anima est un festival réputé pour son concours international de court-métrage. Cette année, les « best of shorts » comme on les appelle, étaient au nombre de six. Nous avons assisté à une grande partie des projections des films en compétition, pour le meilleur et parfois pour le pire.

On retiendra l'excellent My Dad de Marcus Armitage qui conte l'évolution de la vie d'un enfant dont le père prend part à des manifestations violentes et extrêmes à l'encontre des immigrés et des réfugiés. Les dessins fauves, perpétuellement en mouvement, font perdre la tête au spectateur et démontrent avec splendeur le chaos mental qui règne dans la vie de l'enfant/narrateur. Comme lui, on ne sait plus s'il faut se fier aux mots que l'on entend autour de nous ou s'il faut réfléchir par nous-même. Ce court métrage a d'ailleurs été primé dans la catégorie étudiant.

Dans la même lignée de court-métrage anglais, Meanwhile de Stepen McNally a conquis la salle. Ce film met en relation des générations qui n'ont plus rien à se dire et qui se méprisent, pour au final leur faire réaliser qu'elles ont beaucoup en commun. Les angoisses des adolescents sont mises sur le même pied d'égalité que « les problèmes sérieux » des adultes dans un mélange détonnant, noir certes, mais criant de vérité.

En ce qui concerne les courts-métrage français, on ne peut qu'acclamer Chez moi de Phuong Mai Nguyen. Cette capsule décrit le désespoir d'un enfant qui voit sa mère aimer un autre homme, un étranger, et qui oublie peu à peu son fils. Tout concourt à diffuser la tristesse de l'enfant dans tous les coeurs. La palette de couleurs très automnales donne l'impression que tout autour de lui est en train de mourir, que tout se tasse sans qu'il ne puisse rien y faire. Sans être tire-larmes, il est impossible de ne pas avoir un minimum d'empathie face à cet enfant qui subit désormais sa vie familiale.

L'envers du décor sous le feu des projecteurs

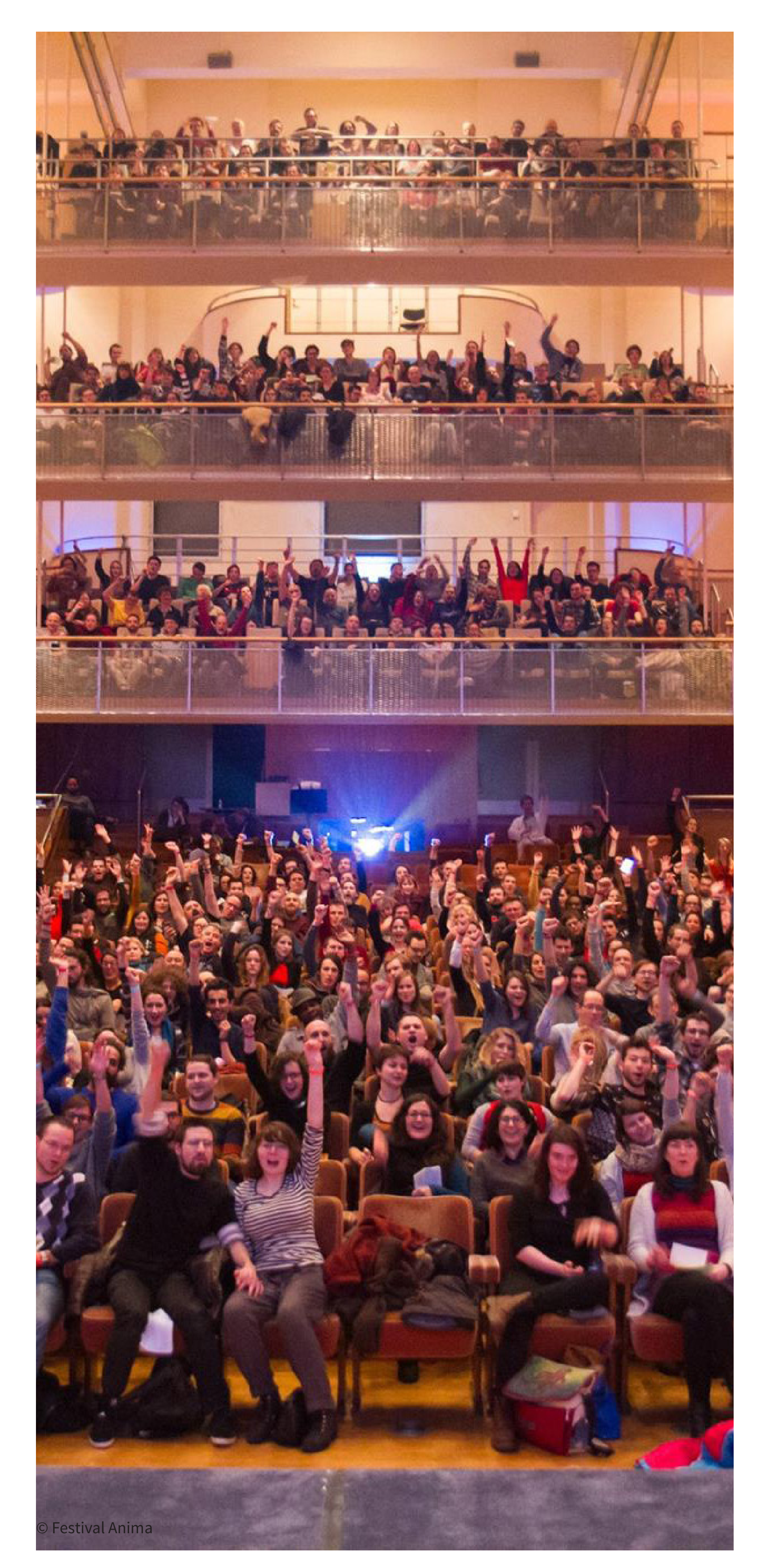
Anima met un point d'honneur à montrer au public qu'un film n'est pas simplement une oeuvre d'art, mais l'aboutissement d'une masse astronomique de travail. Voilà pourquoi plusieurs séances de rencontres et de multiples conférences sont organisées avec des professionnels du métier.

Pour faire découvrir le cinema à une assemblée, rien de tel qu'un cours d'histoire express. A chaque cours, son professeur. C'est le conférencier Ilan Nguyen qui nous a enchanté en remontant aux racines du cinéma japonais. Il a réussi à captiver son public en démontrant que le cinema d'animation japonais vit depuis bien plus longtemps qu'on ne l'imagine et qu'il a, de tous temps, foisonné de merveilleuses productions. En balayant une bonne partie du vingtième siècle, il a rendu accessible à tout le monde la compréhension de l'imagerie

japonaise, du travail de ses pères fondateurs et des limites que le cinéma d'animation tente sans cesse de repousser.

Enfin, on peut dire qu'Anima a eu le mérite de faire découvrir au public que les grands noms de l'animation n'ont pas toujours une consonance anglo-saxonne, mais peuvent parfois être belges aussi. Amaury Coljon, jeune animateur bruxellois, a tout simplement médusé son public majoritairement constitué d'étudiants en cinéma. Sous ses airs de timide invétéré, nous avons pu découvrir une personnalité de vainqueur, un homme pour qui la réussite tient en deux mots : travail et effort. Tout au long de sa conférence, il n'a pas cessé de répéter que s'il avait réussi à être animateur sur les très célèbres Star Wars VII, Maléfique ou encore Avengers, ce n'était pas par un coup de chance, mais bien à force de travail. Il ne s'est pas contenté de déballer son parcours, il a donné à l'assemblée d'étudiants qui lui faisait face l'envie de réussir et les clés de cette réussite. Tout dans son discours permettait de dépasser les barrières habituelles comme l'argent ou les pistons. Il a déployé une sorte de force tranquille qui fait que sa bonne humeur et sa persévérance l'ont porté là où il est maintenant. Le fait qu'il montre sa première « production » datant de sa première année d'étude a été très apprécié. Beaucoup de gens dans la salle ont réalisé à ce moment là qu'il ne fallait pas naître avec un don pour réussir dans le métier.

En bref, Anima 2016 a encore une fois été le confluent de toutes les cultures réunies sous la seule enseigne du cinéma d'animation. Son ouverture aux techniques étrangères et son accessibilité à tous font de ce festival un incontournable de la culture bruxelloise. Dix jours de festival n'ont pas suffit à nous rassasier, tout le monde attend déjà la 36ème édition en 2017, qui s'annonce haute en couleur et très réussie, comme d'habitude.


© Festival Anima

RENCONTRE AVEC ADRIEN SOLEIMAN

« LE LIVE OFFRE UNE LIBERTÉ QUE J'AIMERAIS DÉVELOPPER »

Kevin Dufreche

Avec ses faux airs de chanteur de Foals et sa carrure impressionnante, Adrien Soleiman pourrait s'apparenter à un ours. Et pourtant, c'est tout l'inverse. À 31 ans, c'est l'élégance, la finesse et la légèreté que l'on retrouve dans la musique de ce saxophoniste de formation, grâce à un premier EP prometteur, Rue des Étoiles. Déjà remixé par Flavien Berger, et poussé par la critique, Adrien Soleiman reste réaliste. Nous l'avons rencontré.

Avant tout, peux-tu te présenter brièvement, et nous dire quel a été ton parcours jusqu'ici ?

J'ai 31 ans, je suis né à Paris et j'ai principalement grandi en banlieue parisienne. J'ai eu envie de commencer la musique grâce à mon père, et j'ai donc commencé le piano, puis le saxophone. J'ai eu la chance d'aborder cet instrument directement par le jazz, et j'ai vite compris que c'est ce que je voulais faire de ma vie. J'ai intégré plusieurs écoles, jusqu'au CNR de la Courneuve. Fraîchement diplômé j'ai reçu une bourse pour aller à Boston au Berklee College of Music, mais n'ayant pas mon



bac je n'ai pas pu concrétiser ce projet. Pendant mes années d'études musicales j'ai rapidement commencé à jouer dans les clubs de jazz parisien puis a jouer avec des groupes de hip hop, de musique du monde, de pop et de rock alternatif, avec lesquels j'ai tournée un peu partout. En 2014, le groupe Beau Women avec lequel j'ai joué et dont je me suis occupé pendant six ans a pris fin. De là je me suis remis en question, j'avais envie de nouveauté il était temps pour moi de me concentrer sur ce que je voulais exprimer plus personnellement. c'est comme ça que je me suis mis a écrire des chansons.

Tu as sorti en juin 2015 ton premier EP, Rue des Étoiles. Quelle est l'histoire de ce disque ?

j'ai fait écouter mes chansons piano-voix a deux amis, Pierre et Richard qui ont trouvé ça très bien et qui m'ont encouragé. Je leur ai donc proposer de participer à ce projet avec moi. Pour enregistrer mes premiers morceaux, j'ai eu l'idée d'aller le faire dans ma maison de vacances à Binic, en Bretagne, pour me retrouver et mettre mes chansons en boite. Nous sommes partis avec le matériel pour une première session et ça s'est très bien passé. Rue Des Étoiles, c'est le nom de la rue où se situe ma maison, quelque chose de magique s'est passé dans cet endroit, et depuis nous partons systématiquement là-bas pour enregistrer.

Tu es saxophoniste de formation. Comment es-tu passé à la composition et au chant ?

J'ai toujours composé de la musique chez moi, puis davantage lors de mes études musicales où le travail de composition et d'arrangement fait partie du cursus. Je suis passé au chant de façon assez naturelle car je commençais de plus en plus a faire les chœurs dans les groupes dans lesquels je jouais. Pour moi la voix et le sax sont très proches, on parle d'extension de la voix, de lyrisme et du souffle. Je me suis pas trop posé de questions, j'ai fait ça comme je le sentais. Je connais plusieurs saxophonistes qui chantent désormais, comme Thomas De Pourquery le chanteur de VKNG ou encore Marielle Chatain qui accompagne The Do et Jeanne Added.

Est-ce que ta formation t'apporte une sensibilité, un regard particulier sur la musique que tu fais aujourd'hui ?

J'ai eu une formation très solide ce qui me permet de m'adapter a tous les styles musicaux et d'en déceler les codes. Évidemment si à 17 ans quand j'ai quitté le lycée pour faire du jazz, tu m'avais dit que je serai un jour chanteur de pop française je ne t'aurais pas cru, et le puriste que j'étais t'aurais envoyer balader ! Mais les choses évoluent et heureusement. Je m'épanouis dans ce que je fais aujourd'hui. J'ai senti comme un retour dans ma vie de toute la musique que mes parents écoutaient lorsque j'étais enfant. Je prends les choses comme elles viennent et je continue à côté à jouer avec d'autres gens dans des styles différents. Et qui sait peut être que dans dix ans je ferai encore autre chose...

On est clairement à la fois dans la chanson française, et dans l'électro. Ça a été naturel pour toi d'écrire et de chanter en français, à l'heure où c'est plutôt l'inverse ?

La question ne s'est pas posée. C'était une évidence pour moi d'écrire en français pour pouvoir m'exprimer sincèrement, sans filtre. J'ai plutôt l'impression que le français revient en force, et c'est selon moi un très bonne chose de garder et de cultiver cet héritage qu'est la chanson française sous toutes ses formes.

Pour t'avoir vu en concert aux Bars en Trans de Rennes, on a pu remarqué que même si le son est très électro, tu as des musiciens avec toi. C'était important de constituer un véritable groupe ?

Oui, je viens du jazz et donc de cette manière de faire de la musique : le partage et l'échange. Sur scène, les deux amis avec qui je produis les morceaux sont à mes côtés, ainsi que mon frère Maxime à la basse. J'aimerais avoir encore plus de musiciens pour vraiment avoir un show live vivant et dynamique. Pour moi le live et la musique enregistrée sont deux métiers différents. Le live offre une liberté qui m'est chère, et que j'aimerais développer.

Quelles sont tes influences principales ?

Il y aurait trop de noms à donner ici ! Je vais essayer d'en sélectionner trois : John Coltrane, Alain Bashung et Metronomy. C'est très réducteur, vu la large palette de musique que j'écoute, mais il faut bien jouer le jeu de l'interview !

Aujourd'hui, quel groupe ou artiste se dégage vraiment selon toi ?

Les chanteurs Julien Gasc et Eddy Crampes sont très intéressants et proposent une musique intelligente et sensible, qui je l'espère parlera au plus grand nombre.

Ton titre Rue des Étoiles a eu le droit à un joli remix de Flavien Berger, qui conclut l'EP. Comment s'est faite la rencontre entre vous ?

Nous avons des amis en commun, et je l'ai tout simplement contacté en lui envoyant ce titre. Il a tout de suite accepté, je lui ai bien sûr laissé carte blanche, et il m'a fait ce superbe remix ambiant de 17 minutes qui occupe toute la face B de mon vinyle. Flavien est un véritable artiste multidisciplinaire, qui fait beaucoup de bien à la scène française.

Ton premier EP a été plutôt salué par la critique, à juste titre. À quand l'album ?

J'ai signé très récemment avec le

label Tôt ou Tard (indépendant, où sont notamment signés Shaka Ponk, Vincent Delerm ou encore Odezenne, ndlr). L'album est prévu pour l'automne prochain. Je suis très heureux de cette nouvelle, et j'ai hâte de vous le faire découvrir.

Tu n'as pas encore fait beaucoup de scène en dehors de Paris. Tu as des concerts de prévus ? Des festivals cet été ?

Oui ça va venir, surtout après la sortie de l'album où une tournée suivra. Pour le moment je vais me concentrer sur cet enregistrement. Chaque chose en son temps.

Adrien Soleiman sera en première partie de WE ARE MATCH le 31 mars prochain à la Gaîté Lyrique de Paris.



© Adrien Soleiman

LUMIÈRE SUR LE PHÉNOMÈNE DES YOUTUBEUSES BEAUTÉ !

Yolaïna Bar
Charlotte Jouhanneau

Le phénomène des youtubeuses beauté est présent depuis quelques années maintenant et ne cesse de s'accentuer. Impression de déjà vu ?

Se filmer dans sa chambre en parlant à une caméra comme si on s'adressait à des copines est devenu courant et au-delà de ça, une forme normalisée de la communication actuelle. Les youtubeuses beauté sont de plus en plus nombreuses, et de plus en plus jeunes. A travers un décor chaleureux, une manière de s'exprimer des plus enjouée, les youtubeuses donnent l'impression d'un monde merveilleux, léger et amical qui a explosé grâce à un certain amateurisme loin des codes de la télévision et des magazines féminins.

La recette magique pour réussir une chaîne Youtube est de rester naturelle, instaurer une relation amicale avec les abonnés, tout en constituant implicitement une sorte de modèle et d'exemple à suivre. Le partage de la vie privée est un autre passage obligé des youtubeuses. Finalement, l'objectif, n'est pas seulement de donner des astuces et des conseils beauté, mais aussi de véhiculer un idéal auquel aspirer, et d'instaurer une complicité. Comme le dit Chloé B, pour les filles d'aujourd'hui, il est beaucoup plus facile et rassurant de s'identifier à une youtubeuse beauté que l'on peut considérer comme une amie grâce à la proximité des réseaux sociaux, qu'à un mannequin vu dans des magazines féminins. C'est cette proximité et cette simplicité, du moins en apparence, qui font le succès des chaînes de beauté Youtube.

Cependant, comme tout phénomène qui prend trop d'ampleur, les youtubeuses beautés ne seraient-elles pas en train de s'essouffler ? Trop c'est trop ! Il suffit de surfer sur Youtube pour se rendre compte que beaucoup de vidéos se ressemblent. En effet, la quasi totalité des youtubeuses réalisent des room tour, des morning routine, des haul etc.. Elles puisent l'inspiration entre elles, mais à trop s'inspirer des autres comment parvenir à se différencier ? De plus, chaque vidéo commence par une formule de politesse unique telle que « Salut les copines », « Coucou tout le monde ! », on a toujours le droit à la même rengaine devant le même type de décor à savoir un mur blanc immaculé, un espace cosy avec des guirlandes et des bougies : accessoires indispensables à toute youtubeuse qui se respecte.

Finalement, ce phénomène ne serait-il pas une simple mode devenue clichée et présentant un manque criant d'originalité ? On espère alors que l'émergence des vlogs comme nouvelle tendance saura nous surprendre et redonner un peu de singularité dans le monde des youtubeuses beauté !



17-18-19 JUIN 2016
CLISSON FRANCE

MAINSTAGE 01

VENDREDI 17 JUIN



VOLBEAT
BULLET FOR MY VALENTINE
ANTHRAX
TREMONTI - HALESTORM
AUDREY HORNE - THE SHRINE

SAMEDI 18 JUIN

TWISTED SISTER
FINAL FRENCH SHOW
WITHIN TEMPTATION
Gutterdämmerung
FEAT. HENRY ROLLINS
FOREIGNER
SIXX AM - JOE SATRIANI
GLENN HUGHES - LOUDNESS

DIMANCHE 19 JUIN

BLACK SABBATH
THE END
SLAYER
MEGADETH
GOJIRA
VINTAGE TROUBLE - NO ONE IS INNOCENT
MUNICIPAL WASTE - RAVENEYE

MAINSTAGE 02

VENDREDI 17 JUIN

THE OFFSPRING
Dropkick Murphys
TURBONEGRO - HATEBREED
MASS HYSTERIA - LE BAL DES ENRAGES
NASHVILLE PUSSY - SHINEDOWN - DELAIN

SAMEDI 18 JUIN

KoRn
BRING ME THE HORIZON
DISTURBED - SICK OF IT ALL
THE AMITY AFFLICTION - ATREYU
AUGUST BURNS RED - BURY TOMORROW - THY ART IS MURDER

DIMANCHE 19 JUIN

King Diamond
Ghost
AMON AMARTH - BLIND GUARDIAN
TARJA - DRAGON FORCE
ORPHANED LAND - ARTHEMIS - NIGHTMARE

ALTAR

VENDREDI 17 JUIN

TESTAMENT
OVERKILL - SACRED REICH - VADER
HAVOK - SADIST - SKELETAL REMAINS
DUST BOLT - WITCHES

SAMEDI 18 JUIN

NAPALM DEATH
TERRORIZER - ASPHYX - ENTOMBED AD
AGORAPHOBIC NOSEBLEED - CATTLE DECAPITATION
ENTRAILS - DROWNED - UNDEAD PROPHECIES

DIMANCHE 19 JUIN

PARADISE LOST
KATATONIA - GRAND MAGUS - INSOMNIUM
BRODEQUIN - THE SKULL - FALLUJAH - AGRESSOR
CORROSIVE ELEMENTS

TEMPLE

VENDREDI 17 JUIN



KORPIKLAANI - AURA NOIR - INQUISITION
KAMPFAR - BEHEXEN - SOLEFALD
CRUACHAN - MOONREICH

SAMEDI 18 JUIN

DARK FUNERAL
PRIMORDIAL - MOONSORROW - ARCHGOAT
FLESHGOD APOCALYPSE - HEIDEVOLK - DARK FORTRESS
MYRKUR - OTARGOS

DIMANCHE 19 JUIN

DEICIDE
ENSLAVED - EMPYRIUM - TAAKE
MGLA - THE VISION BLEAK - SKÁLMÖLD
STILLE VOLK - HEGEMON

VALLEY

VENDREDI 17 JUIN



THE MELVINS - EARTH - MAGMA
JAMBINAI - WINDHAND - WO FAT
STONED JESUS - MONOLORD

SAMEDI 18 JUIN

down
HERMANO - GOATSNAKE - WITH THE DEAD
TORCHE - SAVIOURS - CROBOT
HANGMAN'S CHAIR - DOPETHRONE

DIMANCHE 19 JUIN

Jane's ADDICTION
RIVAL SONS - FU MANCHU - KADAVAR
UNSANE - KING DUDE - VALKYRIE
LECHEROUS GAZE - STONEBIRDS

WARZONE

VENDREDI 17 JUIN

KILLSWITCH ENGAGE
CONVERGE - KVELERTAK - ARCHITECTS
VISION OF DISORDER - VICTIMS - ALL PIGS MUST DIE
HARM'S WAY - COWARDS

SAMEDI 18 JUIN

BAD RELIGION
LUDWIG VON 88 - THE TOY DOLLS
DISCHARGE - UK SUBS - LES SALES MAJESTES
STRIFE - MANTAR - DIRTY FONZY

DIMANCHE 19 JUIN

REFUSED
HEAVEN SHALL BURN - WALLS OF JERICHO
CALIBAN - RATOS DE PORAO - BACKTRACK - TURNSTILE
POWER TRIP - ALEA JACTA EST

WWW.HELLFEST.FR

A CHAQUE MOIS SON THÈME :

CINÉMA ET POLITIQUE

Le politique se manifeste sous toutes les coutures, entre les lignes des romans comme dans le détail de chaque image car dès lors qu'une oeuvre reconfigure notre façon de penser, elle devient politique. Mais le sujet est problématique, mêler la politique au cinéma est-ce que cela signifie de traiter de films engagés ? Sommes-nous en train de parler de la politique des auteurs et des problèmes d'éthique qu'un film peut poser ? Ces quelques textes chercheront à dévoiler quelques facettes de cette vaste question qu'est l'engagement politique au cinéma.

Le cinéma n'aura pas perdu de temps pour se politiser, un film comme Naissance d'une nation (1915) de David W. Griffith connaîtra de nombreuses controverses pour le discours que l'on pourra tirer de son patriotisme autour de la guerre de Sécession. Le film subira aussi bien des reproches d'ordre politique, liés au racisme des sudistes, que des reproches d'ordre esthétique et formel (on retiendra principalement ceux du réalisateur du Cuirassé Potemkine, Sergueï Eisenstein) face auxquels ce sont des questions proprement cinématographiques qui sont mobilisées. Mais qu'est-ce que c'est au juste que des « questions proprement cinématographiques », le cinéma est-il soumis à une politique interne ? Jacques Rivette écrivait en 1961 un article nommé De l'abjection dans lequel il condamnait, pour des raisons éthiques, un mouvement de caméra qui accompagnait une femme se suicidant dans un camp de concentration (il s'agit de la polémique du travelling de Kapo). Cette polémique tenait finalement d'une question très simple : comment est-il acceptable de filmer le suicide d'une jeune femme juive poussée à bout par l'horreur des camps ? Il s'agit là d'un cas où les codes cinématographiques sont rendus responsables pour ce qu'ils laisseraient transparaître de la pensée de l'auteur sur le sujet dont il traite.

Plus récemment, c'est à la suite du dernier festival de Cannes que les Cahiers du cinéma titrait leur numéro Le vide politique du cinéma français (septembre 2015) au sujet de films que l'on a retrouvé une seconde fois durant la cérémonie des Césars (apparemment représentative de la « diversité ») du mois dernier. Qu'en est-il ? Ce que l'on reproche aux films en question (et n'ayons pas peur de les nommer : La loi du marché, Dheepan, La tête haute) c'est, très simplement, de n'être « politiques » que d'apparence, au sens où ce sont des films dont les thèmes concernent en effet des sujets au cœur des questions politiques et sociales actuelles mais dont le traitement qu'ils accordent à ces problèmes là ne fait que les condamner à se perpétuer. Les films qui seront parvenus à nous transmettre la puissance de leur engagement, ce sont des films qui brisent la cage dans laquelle la société veut les enfermer. A ce sujet, on peut citer les Mille et une nuits de Miguel Gomes (2015), dans lequel la crise portugaise nous est racontée à travers les contes de Shéhérazade, ou encore La danza de la realidad d'Alejandro Jodorowski (2013), dans lequel le cinéaste raconte l'éducation difficile qu'il a connu au Chili sur un mode poétique et loufoque. Ce sont deux films qui, au lieu de nous dire de la vie qu'elle est une réalité étouffante à laquelle il faut se plier, nous donnent à voir un monde où les choses sont différentes, ils font briller une lumière, au loin, pour laquelle il semble utile de se battre. L'engagement politique au cinéma ne doit jamais être autre chose que ça : faire briller une lumière qui, comme celle d'un phare un soir de tempête, devient l'évidente raison pour laquelle il ne faut jamais cesser de lutter.

Adam Garner



La danza de la realidad, Alejandro Jodorowski (2013) - Pathé Distribution



Les Mille et une nuits de Miguel Gomes (2015) - Shellac

La relation entre le cinéma et la politique apparaît confuse. C'est une relation dangereuse, l'un et l'autre étant le moyen et la fin tour à tour. Par exemple le film Olympia, lié au régime nazi, a été extrêmement controversé et reste condamnable en dépit de ses qualités artistiques. Le cinéma a souvent été mêlé à la « grande politique » en tant qu'instrument de propagande. Mais il y a aussi le cinéma qui révèle la petite politique, allant au plus près des gens dans les manifestations, dans les révolutions. Qui retrace la vie des batailles populaires comme dans Après Mai. Le cinéma puise dans le réel, cherche dans le passé. Le cinéma est une autre mémoire. Des boîtes à souvenirs, des projections futuristes. Le cinéma a un pouvoir politique monstrueux et influent. Mais il peut s'il le veut se jouer de tout, en parodiant le monde politique actuel ou en étant volontairement non politique comme l'a fait Audiard avec Deephan.

Emma Pellegrino



Après Mai d'Olivier Assayas - MK2 Diffusion (2012)



Olympia de Leni RIEFENSTAHL (1936)



Juliette Binoche et Daniel Day-Lewis dans l'Insoutenable légèreté de l'être de Philip Kaufman (1987) - Photo by The Saul Zaentz Company



Ulrich Mühe dans La Vie des autres de Florian Henckel von Donnersmarck (2007)

« Vous ne pouvez changer la vision politique des gens avec un film, mais vous pouvez au moins engendrer une discussion politique » déclarait le maître incontesté du thriller politique, Costa-Gavras. La politique au cinéma, en plus de susciter une discussion, est un moyen de révéler l'engagement du spectateur et d'engendrer une certaine révolte en lui. Dans La Vie des autres du réalisateur allemand Florian Henckel von Donnersmarck, nous sommes plongés en pleine Guerre Froide en Allemagne de l'Est sous l'oppression menée par la Stasi. Les méthodes explicites et implicites utilisées par la police secrète dans leur traque des opposants, au travers d'un réalisme angoissant, réveillent les libertés bafouées. On retrouve cette oppression dans L'Insoutenable légèreté de l'être, adaptée du livre de Milan Kundera, à Prague en 1968, les chars russes viennent gâcher l'idylle amoureuse entre les personnages principaux. Theresa (Juliette Binoche) devient photographe et comme pour défendre sa liberté, elle fera tout pour faire passer des photos des événements auxquels elle assiste, en RFA. Puis ce sera la Suisse comme échappatoire. S'enfuir comme des oiseaux auxquels on ouvrirait la cage. Dans ces films se déroulant durant le régime soviétique, la caméra nous plonge dans des fictions inscrites dans la réalité, c'est à ce moment là que le cinéma est politique, le spectateur n'a pas forcément vécu ces périodes historiques mais il sait dans quel contexte elles s'inscrivent et le cinéma, comme un miroir, à travers ses personnages, peut alors renforcer ses valeurs politiques et ses engagements.

Diane Lestage

Il serait très réducteur de voir le traitement de la politique au cinéma uniquement à travers une approche frontale de la réalité. Et pour cause, d'autres films préfèrent au contraire passer par le chemin de l'imaginaire, de la fiction pure.

La dernière grande vague politique des films Hollywoodiens concerne les attentats du 11 septembre 2001. De nombreux films ont ainsi opté pour un chemin de traverse. C'est le cas de The Dark Knight de Christopher Nolan et de La Guerre des Mondes de Steven Spielberg. Tous deux traitent de l'attaque du World Trade Center, à leur manière, et de ses conséquences sur la société américaine : l'un à travers le personnage du Joker et l'autre par le biais d'une invasion extraterrestre. Concernant The Dark Knight regardez plutôt l'explosion de l'hôpital qui est filmée avec une vue aérienne, comme une image de CNN. Pour la Guerre des Mondes il suffit de voir la première attaque extraterrestre avec, entre autres, ses nuages de poussière humaine et le flottement des vêtements similaire aux feuilles de papier des deux tours.

L'approche est la même : tendre un miroir déformant de la réalité, pour mieux l'appréhender.

Nicolas Renaud



The Dark Knight de Christopher Nolan - Warners Bros



La Guerre des Mondes de Steven Spielberg - Copyright D.R.



Homeland : Irak année zéro, Avant la chute - Copyright Nour Films (2015)



Les temps modernes - Copyright MK2 production (1936)

Cinéma et politique. Quel vaste thème. Essayons d'en dessiner le spectre le plus large afin de le traiter le plus exhaustivement possible, d'un bout à l'autre. Au commencement il y a un vagabond malmené dans une Amérique profondément marqué par la crise de 29. On rit des pirouettes de ce personnage burlesque, mais derrière ces prouesses physiques se cache une violente critique du capitalisme aveugle, derrière ce vagabond il y a un génie : Charlie Chaplin. C'était il y a 80 ans, Les Temps modernes sortait au cinéma. Aujourd'hui sort Homeland : Année zéro de Abbas Fahdel, de l'autre bout de l'espace-temps, conséquence des choix de cette même Amérique. Il suit sa famille avant et après la guerre, dans une œuvre fleuve de six heures. Un témoignage silencieux d'une violence quotidienne.

Hugo Prevel

OLYMPIA RISING,
DESCENTE AUX ENFERS

Thomas Courtin

Styx, Achéron, Léthé… Ces noms évoquent tout sauf le calme d'une mer d'huile ou la quiétude d'un point'n click. Ces trois fleuves du royaume d'Hadès sont parmi les cinq à arpenter dans Olympia Rising, platformer indépendant développé par Paleozoic. Sorti le 23 juillet 2015, le studio indépendant s'illustre dans une démarche old school, comme son nom l'indique, avec ce premier titre ambitieux.

Propulsé par un Kickstarter fructueux de 12 000 $ et la validation d'une participation sur le Steam Greenlight, Paleozoic emballe son public avec des graphismes léchés et hauts en couleur, bien que minimalistes, et la promesse d'un titre 2D de qualité. Ce qui se présentait comme un platformer audacieux est finalement raté.

Notre héroïne, Lola, doit traverser six tableaux pour atteindre le sommet de l'Olympe, rencontrer Zeus et obtenir rédemption. La tâche n'est pas facile puisque divers éléments sont contre nous : oboles à récolter pour satisfaire Charon, marée acide précipitant notre mort ou encore créatures mythologique nous barrant le chemin sont au rendez-vous de ce sautillant Interville gréco-romain. Le studio peut d'ailleurs se vanter de proposer un bestiaire respectueux des mythes : Karkinos, Cerbère, méduse, sirène… La présence de ces sales bêtes sont la preuve de la passion des développeurs pour cette culture.

Pourtant proche de Kid Icarus et Zelda 2, le jeu est dans l'ensemble peu difficile. Le défi réside dans des niveaux longs et punitifs, tandis que les boss disposent, pour la majorité d'entre eux, de paternes faciles à mémoriser.

Ces points négatifs ne nuisent néanmoins pas à la beauté du jeu. D'une grande finesse, le pixel art est une prouesse pour une première sortie et prouve la volonté ferme d'une production graphique de qualité. Les sprites ne sont pas sans rappeler le style de Crawl, sorti un an auparavant. Les développeurs de ce dernier n'ont en revanche pas cessé de donner des nouvelles quant au développement. C'est le point noir d'Olympia Rising : le silence des développeurs, tant sur les forums que sur Twitter. On caresse l'espoir d'une mise à jour pour corriger quelques bugs et la maniabilité. Cette dernière, pénible, rend le jeu particulièrement punitif et souvent désagréable.

Olympia Rising est de bonne facture. L'intention des développeurs est bonne en proposant un jeu beau, inspiré et bon marché. Mais l'ambition est hélas trop grande, rendant un jeu modeste plutôt mauvais. Pour plus d'informations, rendez-vous sur la page Steam du jeu.





Écrans

SHAKESPEARE EST IMMORTEL

Diane Lestage

Le metteur en scène Clément Poirée a choisi de présenter au Théâtre de la Tempête (Cartoucherie de Vincennes), la fameuse comédie de William Shakespeare, La Nuit des Rois. La première représentation eut lieu à peu près à la même période, le 2 février 1601, la douzième nuit après Noël, rien n'arrive par hasard au théâtre et l'âme de feu Shakespeare semble elle-même envahir le spectacle.

Dans son château, le duc Orsino, se meurt d'amour pour la belle comtesse Olivia, qui, endeuillée par la mort de son frère, a pris la décision de se refuser aux hommes. Chacun vit ainsi retranché dans une profonde et austère mélancolie, jusqu'au moment où va s'immiscer entre eux Viola, jeune femme rescapée d'un naufrage qui travestie en garçon va rentrer au service du duc avec pour but de vanter ses mérites auprès de la comtesse. La jeune rescapée va insuffler de la vie, du jeu, elle va ainsi réveiller la sensualité des personnages. La pièce se transforme alors en un énorme quiproquo où A aime B qui aime C qui aime A, jeu évidemment amené par le travestissement de Viola. A l'époque élisabéthaine, cet élément de mise en scène était d'une ambiguïté sexuelle beaucoup plus forte, car les femmes ne pouvant être comédienne, ce personnage était donc joué par un homme déguisé en femme qui se déguise en homme. Un autre personnage, oscillant entre les deux maisons, va apporter de la joie, grâce à ses bons mots et à ses chansons, le clown Feste. Ce bouffon, considéré donc comme fou est peut-être en fait le seul personnage lucide de la pièce, les autres vivant dans leurs rêves et fantasmes sont peu à peu emportés par la folie : « Si on mettait une pièce pareille sur scène, je la traiterais d'invraisemblable fiction » clame ce dernier, brillamment interprété par Bruno Blairet. D'ailleurs, le rythme est donné en partie par la scénographie, un dortoir mobile et des voilages qui ne sont pas sans rappeler un univers entre l'hôpital psychiatrique et le rêve.

Ode au burlesque

Tout est possible au théâtre, même et surtout dans une comédie de Shakespeare, porter des collants jaunes quand on est un faux dévot, sauter par la fenêtre et remonter sans égratignures, se dédoubler, jouer avec les ombres. Clément Poirée dirige ses comédiens de manière à faire basculer leur jeu dans une farce burlesque où témoin et complice des gags, le spectateur a envie de rejoindre les personnages dans leur hilarité constante. Les personnages secondaires, qui font partie de

la Cour d' Orsino ou d'Olivia, deviennent les premiers rôles, ce sont eux qui mènent la danse, qui donnent le rythme du spectacle, qui créent les situations. Ils réussissent à faire oublier que la pièce a mis du temps à prendre. L'enchaînement de gags n'est pas sans rappeler le cinéma burlesque, un savant mélange entre Charlie Chaplin et Buster Keaton. Et évidemment on ne peut pas parler de burlesque sans parler d'un duo comique proche de Laurel et Hardy, ici composé de Sir Toby, plutôt imposant (parent de la comtesse) et son acolyte Sir Andrew, plutôt chétif (ami de ce dernier et prétendant de la comtesse). Alors le spectateur est emporté dans ce tourbillon d'humour potache.

Théâtre, mon amour

C'est une déclaration d'amour déclarée à l'art théâtral à laquelle les spectateurs assistent où se mêlent différents genres entre comédie tirant vers le vaudeville ou théâtre de boulevard et univers onirique. Les personnages de la pièce sont des exemples types de l'histoire du théâtre l'amoureux, le faux dévot, l'alcoolique, la servante maligne, le bouffon. Dans cette vaste mise en scène savamment orchestrée par Clément Poirée, le spectateur n'est jamais lésé et participe activement à la farce entonnant en chorale la dernière chanson du fou avant que le rideau ne tombe. La musique étant justement un personnage à part de la mise en scène. Malgré, une adaptation du texte original, pour lui donner une meilleure traduction scénique, il faut se rendre à l'évidence, cette comédie n'a pas pris une ride et peut séduire tous les publics. Et le point essentiel de ce spectacle est le fait que le metteur en scène et ses comédiens réussissent surtout à nous prouver comme Shakespeare l'avait fait au XVIe siècle que le théâtre n'est pas un art élitaire et qu'il est parfaitement accessible à tous.



ET MUSE SURVOLA PARIS

Nicolas Fayeulle

Avec pas moins de six concerts à l'AccorHotels Arena en une semaine, Muse impressionne encore une fois par sa capacité à mobiliser les foules. Les billets de ce Drones World Tour se sont arrachés en quelques heures. Le passage du trio britannique emmené par Matthew Bellamy fut l'un des événements musicaux de 2016. Cette fois, le groupe a proposé un show plus intimiste que sa précédente tournée des stades, mais toujours aussi grandiose, rythmé par le passage de drones au dessus d'une scène à 360°. Nous étions tout près d'eux, le 27 février dernier.

A chaque passage en France, Muse attire un public de plus en plus fidèle et grandissant. L'une des formations les plus influentes du XXIe siècle est revenue cette année pour présenter son Drones World Tour, transposition scénique de leur dernier album. Ce septième opus, modestement baptisé Drones, fut plus conceptuel que les précédents et a pu décevoir le public. Mais qu'importe, le trio anglais a acquit une grande partie de sa renommée sur scène et souhaite le prouver une nouvelle fois lors de ses six concerts à l'AccorHotels Arena (ex-Palais Omnisports de Paris Bercy), du 26 février au 4 mars.

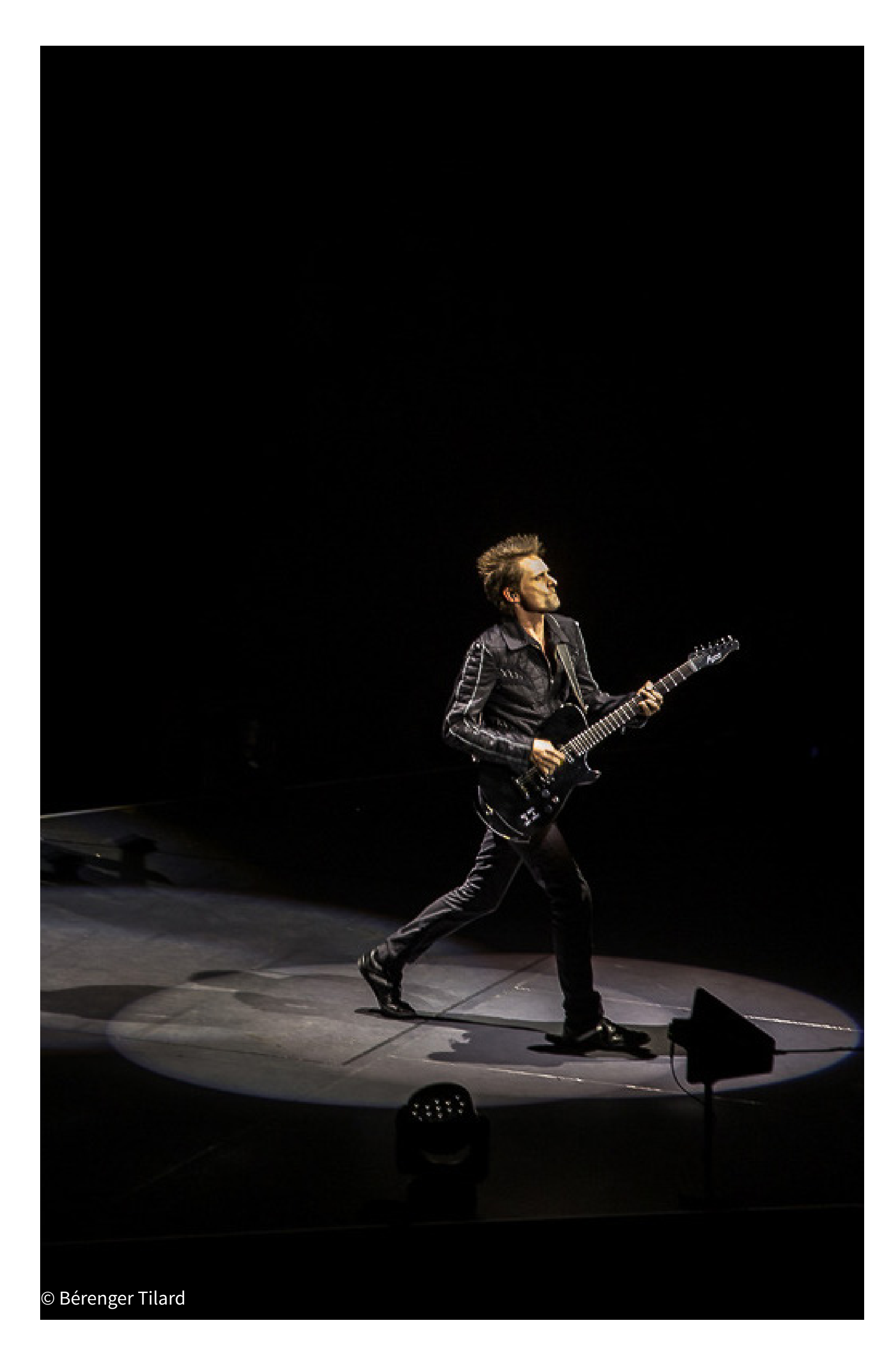
Ce samedi de février, dans la nuit parisienne, le public est certain de se réchauffer lors du show futuriste de Muse, ce dernier étant parfois qualifié de meilleur groupe du monde en live. Dans une salle plus intimiste que les habituels stades, le groupe anglais laisse à X Ambassadors la lourde tâche d'effectuer la première partie, eux qui sont surtout connus pour le titre Renegades. C'est surtout l'occasion pour les spectateurs de découvrir cette scène, véritable îlot central accompagné de longs bras.

À 21h15, et après une introduction lyrique sur le titre Drones, le trio fait irruption sur scène avec l'efficace Psycho. Dès le départ, on assiste à un show explosif et surtout parfaitement maîtrisé tout au long des deux heures de concert. La foule bruyante, rugissant de plaisir, découvre les multiples effets visuels et objets volants qui accompagnent une performance musicale sans fausse note.

Comme chaque soir, Matthew Bellamy libère toute son énergie pour occuper le grand espace de la scène, tout en alternant les classiques comme Map of the Problematique avec les nouveautés telles que The Handler. Muse utilise les technologies au service d'une mise en scène complexe: le spectateur voit rapidement descendre des écrans où sont projetés des clips antimilitaristes.

Ces effets visuels sont peut-être présents pour combler les lacunes du groupe au niveau de la communication : Matthew et ses deux acolytes ne sont pas bavards. Qu'importe, en 22 ans de carrière, le trio britannique a su toucher le public grâce à une expression musicale et une présence scénique impressionnante.

Pas de repos pour les yeux et les oreilles : Muse enchaîne sur un rythme effréné plus d'une vingtaine de morceaux. Parmi ces tubes, Supermassive Black Hole, Starlight et Apocalypse Please s'enchaînent et enflamment une foule déjà conquise. Cependant, Muse n'est pas connu pour sa suffisance : le groupe impressionne encore plus en envoyant un énorme drone télécommandé au dessus de la foule, circulant tout autour de la scène centrale qui pivote.


© Bérenger Tilard

On pourrait presque croire que Matthew, Dominic et Christopher fantasment continuellement sur les feus d'artifices, les robots et autres effets visuels spectaculaires. Toujours plus novatrice, la formation britannique a trouvé le parfait équilibre entre un spectacle visuel époustouflant et une performance musicale qui a conquit tous les publics. En effet, entre le tubesque Madness et le méconnu Munich Jam, il y en a eu pour tous les goûts.

Muse distille toujours aussi efficacement ses morceaux. Un rock teinté de mélodies classiques qui plaît au public. 1h45 après le début du concert, le groupe clôt ce spectacle par un Mercy, avant de reprendre avec les 20.000 spectateurs l'exaltant Knights of Cydonia.

Un rapide « au revoir » suffit à des spectateurs littéralement conquis. En six prestations à Paris, Muse a fait voyager 120.000 spectateurs dans un monde violent, futuriste et rythmé par des morceaux qui sont aujourd'hui devenus des classiques. Avec pas moins de 120 concerts, ce Drones World Tour ne fait que confirmer encore un peu plus le statut d'un des groupes les plus impressionnants et influents de ces vingt dernières années.

MUSE en concert en France : le 30 juin à Marmande dans le cadre du festival Garorock, le 18 juillet au Festival de Nîmes.

C'est aujourd'hui l'un des jeux le plus connu et le plus populaire du monde, et pourtant Minecraft semblait à l'origine être un jeu banal, ne présentant rien de bien extraordinaire. Alors comment ce jeu cubique, aux graphismes qualifiés de simplistes est-il devenu un tel best-seller du jeu vidéo? Pourquoi ce jeu plaît-il autant, au point que le studio de développement Mojang, développeur de Minecraft, a été racheté par Microsoft ? Tentative de compréhension du Monde Minecraft.

POURQUOI MINECRAFT PLAÎT-IL AUTANT?

Ariel Ponsot

Du petit jeu indépendant à la machine de guerre, l'incroyable évolution de Minecraft.

Minecraft est un jeu, à l'origine indépendant, créé par un suédois Markus Persson en 2009. Le jeu, qui à l'origine s'appelait « Cave Game », rencontra très rapidement un gros succès. La version définitive de Minecraft fut officiellement mise en vente le 18 Novembre 2011. En 2015, Minecraft est devenu le jeu PC le plus vendu de l'histoire, dépassant World Of Warcraft, et atteignant en juin la barre des 20 millions d'exemplaires vendus. En 2014, Microsoft a racheté Mojang, et donc Minecraft, et des versions consoles ont vu le jour. Le jeu connaît un tel succès qu'il a le droit à sa propre convention chaque année, sous le nom de Minecon. En moins de 10 ans, Minecraft est devenu l'un des plus gros succès de l'histoire du jeu vidéo, rapportant à Mojang et à Microsoft des bénéfices colossaux.

Du Lego en virtuel.

Si Minecraft attire autant de joueurs, c'est d'abord et surtout, par son style de jeu « sandbox » ou « bac à sable ». Entendez par là, un jeu avec la possibilité de créer et de construire librement dans son monde à soi. Cela n'est évidement pas sans nous rappeler les bons vieux legos de notre enfance, et la possibilité de construire ce que l'on voulait. D'autant plus que dans Minecraft pratiquement tout est en forme de cube, les divers blocs (bois, terre, pierre, fer… allant même jusqu'à l'éponge !) , mais aussi la tête des joueurs et des créatures. Le jeu génère un monde aléatoire, quasiment infini, dans lequel vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît. Mais loin d'être un simple jeu de construction, Minecraft présente un aspect survie qui rajoute un grand intérêt au jeu. En effet, excepté si vous jouez en mode Créatif, il faut pour pouvoir construire, survivre. Le joueur doit donc chasser ou cultiver pour se nourrir, mais également couper, miner, creuser, afin de s'équiper de divers outils allant de l'épée à la pelle, en passant par la pioche et l'armure. Car des créatures hostiles il y en a, allant des simples zombies à l'Ender-dragon, sorte de boss du jeu. De plus, le jeu a su évoluer au fil des années, grâce à de nombreuses mises à jour, ajoutant

leurs lots de nouveautés. La mise à jour 1.9 vient d'ailleurs de sortir officiellement le 29 février dernier. En bref, Minecraft combine un aspect construction avec des matériaux multiples et un côté survie, très à la mode ces dernières années dans le jeu vidéo. Les joueurs peuvent donc, en fonction de leurs goûts et envies, construire un monde entier reflétant leur imaginaire ou bien partir en quête d'exploration dans un monde vaste rempli de dangers et d'inconnu (Minecraft présente 4 niveaux de difficultés : Facile, Médium, Difficile, Hardcore où le joueur n'a qu'une seule et unique vie).

Mods & serveurs online.

Mais si la machine Minecraft fonctionne si bien, c'est aussi grâce à la possibilité de diversifier le jeu grâce à des serveurs multijoueurs et des modes pouvant être rajoutés au jeu. Vous voulez des armes à feu dans Minecraft, jouer sur la Lune ou faire de la magie, c'est possible ! En effet, des personnes indépendantes au jeu ont créé des centaines de modes susceptibles d'être ajoutés au jeu, amenant tout un tas de nouveautés. La possibilité de jouer en ligne avec ou contre d'autres joueurs est également un grand facteur du succès de la licence. Grâce à de nombreux types de jeux, comme des concours de construction ou du PvP (Player versus Player), les serveurs contribuent à ajouter encore et encore de nouvelles facettes au jeu. Ces serveurs, comme Hypixel ou Epicube, attirent chaque jour des centaines de joueurs, des milliers parfois.

Le facteur YouTube.

Enfin, le dernier facteur qui peut expliquer un tel succès du jeu est la diffusion exceptionnelle de Minecraft sur YouTube. En effet, une grande partie des youtubeurs spécialisée dans le gaming jouent, où ont déjà joué, à Minecraft. Des youtubeurs comme Siphano ou Aypierre, avec derrière eux des communautés atteignant le million d'abonnés, contribuent à la diffusion incroyable qu'est celle de Minecraft. Aypierre par exemple est l'un des créateurs de Kill The Patrick (KTP), un type de jeu, où plusieurs youtubeurs s'affrontent en combat à mort sur Minecraft. Le premier épisode de la saga KTP comptabilise plus de 700 000 vues. Il n'est pas illogique de penser qu'une part de ces « viewers » ait par la suite eut envie d'acquérir Minecraft.

Minecraft est un succès commercial qui est entré au Panthéon du jeu-vidéo. Souvent qualifié de « moche », de « laid », avec des graphismes « simplistes », Minecraft offre pourtant au joueur une multitude de possibilités pouvant plaire au joueur à l'imaginaire débordant fan de constructions, comme au joueur en quête d'aventure ou d'affrontement avec d'autres joueurs.


© Mojang

LE DOCTEUR MABUSE ÉTAIT-IL NAZI ?

Anthony Blanc

Allemagne, Mars 1933. Joseph Goebbels, ministre de la Propagande sous le Troisième Reich, convoque Fritz Lang dans son bureau. Lang venait de terminer Das Testament des Dr Mabuse (Le Testament du Dr Mabuse), un film produit par la Nero, aussitôt censuré par le régime nazi. Mais Goebbels n'invita pas Fritz Lang pour le réprimander sévèrement, au contraire. Après lui avoir exprimé son admiration pour Metropolis, celui-ci lui propose une collaboration: la direction du département cinématographique de son ministère. Fritz Lang décline cette offre et quitte l'Allemagne le soir-même.

Le personnage du Dr. Mabuse apparaît dans le paysage du cinéma allemand dès les années 1920. En 1922, Fritz Lang adapte une nouvelle de Norbert Jacques : Dr Mabuse, der Spieler (Dr. Mabuse, le joueur) avec l'aide de sa femme Thea von Harbou qui collabore avec lui au script. Le film remporte un vif succès international. Si Dr Mabuse, der Spieler n'a pas encore la portée politique de la version de 1933, il suscite néanmoins de nombreux frissons à cause de son personnage principal, Mabuse, qui est une figure archétypale du tyran. Mais un tyran proche de Caligari (Das Cabinet des Dr Caligari, Le Cabinet du docteur Caligari, Carl Meyer, Robert Wiene, 1920) lui aussi animé par le désir de pouvoir. Mabuse est un psychiatre de renom et chef de gang de la pègre berlinoise qui hypnotise ses victimes (comme Caligari) pour arriver à ses fins et provoquer la terreur. Il montre que sous l'autorité se cache le crime. À travers ce film, Fritz Lang fait un « document de son temps » (pour reprendre les termes de Siegfried Kracauer dans son ouvrage passionnant De Caligari à Hitler). En effet, si le film est très influencé par un expressionnisme fantastique c'est pour mieux dépeindre, en forçant le trait, le contexte chaotique dans lequel est plongé l'Allemagne d'après-guerre : Fritz Lang en donne une vision sombre et dépravée. Tout au long du film Mabuse apparaît comme l'ennemi public n° 1. Le chaos a donné naissance à un tyran. Et en 1922 ce film apparaît comme une prémonition.



Das Testament des Dr Mabuse, 1933, Neroa

« Das Testament des Dr Mabuse a été réalisé comme une allégorie, pour montrer les procédés terroristes d'Hitler. Slogans et doctrines du IIIe Reich ont été placés dans la bouche des criminels dans le film. J'espérais ainsi exposer la théorie nazie déguisée sur la nécessité de détruire systématiquement tout ce qu'un peuple a de plus cher.... »

Das Testament des Dr Mabuse en 1933 marque le retour du génie du crime Mabuse qui continue de manipuler les vivants même après sa mort. Il exerce cette fois son autorité sur le docteur Baum, gérant de l'asile psychiatrique où il séjournait avant de mourir. Le commissaire Lohman mène l'enquête. Le film reprend les codes du film noir : d'un côté les malfaiteurs, de l'autre l'enquêteur. Mais Das Testament des Dr Mabuse est avant tout une mise en scène de la dictature où des crimes sont commis parfois sans aucune justification, si ce n'est dans le seul but de rependre la terreur.

Le personnage de Mabuse, véritable chef et figure du mal, peut être aisément comparé à Hitler. D'abord dans le dispositif mis en place tout au long du film : Mabuse n'est pas visible à l'écran et ne donne des ordres à son organisation criminelle que derrière un rideau. Ce que l'on a de Mabuse ce n'est qu'une ombre et une voix à travers un haut-parleur (peut-on y voir un lien avec les discours de propagande radiophoniques du Führer ?). L'impossibilité d'identifier ou de localiser le tyran fait du Dr. Mabuse un « surhomme ». Les lois définies par Mabuse sont définitives et ont l'ambition de faire table rase du monde pour bâtir une société nouvelle.

Un film à portée politique… selon les dires de son auteur

Si Fritz Lang admettra par la suite, notamment en 1943 lorsque le film parvint à New-York, toute ressemblance à Hitler et l'idéologie nazie, certains historiens du cinéma comme George Sadoul ou Siegfried Kracauer, remettent en cause son discours à posteriori en rappelant que Thea von Harbou, femme de Fritz Lang et co-scénariste du film, était une fervente admiratrice de l'idéologie nazie. Pour autant, si elle adhérera au NSDAP en 1940 et deviendra une cinéaste officielle du régime, il est important de préciser qu'elle et Fritz Lang ont divorcé avant que celui-ci ne quitte le territoire allemand, notamment à cause de leur désaccord idéologique.

Que Fritz Lang soit honnête avec ses intentions de départ ou non, nous ne le saurons jamais. Ce qui est certain et ce qui reste aujourd'hui, c'est que Das Testament des Dr Mabuse apparaît comme l'ultime acte de résistance de Fritz Lang avant son départ pour la France en 1933. Le film, à travers ses nombreuses analogies, est une fenêtre ouverte sur la société allemande des années 1930, filmée presque sans filtre. À tel point d'ailleurs que le Dr. Goebbels n'imaginait pas diffuser ce film en Allemagne. Deux années avant Triumph des Willens (Le Triomphe de la Volonté) de Leni Riefenstahl, un exemple « triomphant » de la rencontre entre cinéma et propagande, le film de Fritz Lang reste un incontournable film anti-nazi.

BURBERRY ET LA RÉPONSE ANGLO-SAXONNE

Alison Roi

Cette année encore, la Fashion Week a été le lieu de déclarations qui ont ébranlé la modosphère. En effet c'est au tour du géant britannique Burberry de lancer une offensive contre les marques de fast fashion. L'initiative a été aussi suivie par d'autres maisons anglo-saxonnes telles que Tom Ford ou Tommy Hilfiger. Néanmoins pouvons-nous vraiment parler d'une riposte ?

« Dans les années 1960, Yves Saint-Laurent bouleversait l'industrie de la mode en créant le prêt-à-porter. »

Des changements radicaux

Le 5 février, Christopher Bailey, directeur créatif de Burberry, annonçait au magazine Business of Fashion une nouvelle fois sa rupture avec l'industrie de la mode : la célébrissime maison britannique change non seulement son calendrier mais aussi tout son fonctionnement et ce à partir de septembre 2016.

Désormais toutes les lignes (Prosum, Brit et London) de la marque seront réunies en deux collections présentées en septembre et en février. Ses dernières ne représenteront pas de saison, et mélangeront les vestiaires masculin et féminin. De plus les créations seront immédiatement mises en vente après le défilé que ce soit en boutique ou sur internet. Les maisons Tom Ford et Tommy Hilfiger ont, elles aussi, pris le même chemin.

Dans un premier temps l'effet recherché par le directeur artistique est de rendre à la mode une certaine logique. En effet dans un monde où la globalisation est mot d'ordre les saisons des collections ne trouvent plus leur place.

Et puis s'il y a cinquante ans on parlait de look androgyne, force est d'admettre que l'appropriation du vestiaire masculin par les femmes a permis l'émergence d'une mode transgenre. Effectivement, certaines pièces auparavant considérées comme masculines ont totalement été adoptées dans les garde robe féminine bien que la réciproque ne le soit pas encore.

De plus il s'agit de permettre aux créateurs d'être plus libre artistiquement en réduisant les contraintes de planning de défilés. Enfin et surtout Christopher Bailey veux contre-attaquer les marques de fast fashion, qui font plus que s'inspirer des maisons de luxe durant la période après les défilés.

La mode 2.0 ou un anoblissement du fast fashion ?

Dans les années 1960, Yves Saint-Laurent bouleversait l'industrie de la mode en créant le prêt-à-porter. La mode qui auparavant ne concernait qu'une élite devenait accessible à tous.

Cinquante ans plus tard le consommateur est au centre de sa création et de son industrie, et l'initiative de Burberry n'y fait pas exception. Car si comme bon nombre de créateurs Christopher Bailey pointe les contraintes de temps et de renouvellement d'idées engendrées par les marques industrielles, l'un des principaux buts de sa manœuvre reste d'augmenter ses ventes. En effet le géant anglais a vu ses chiffres baisées notamment en Asie, marché qui ne cesse de croitre.

Il semblerait alors que l'attente de la mise en vente ne suffise plus à séduire le consommateur. Pourquoi acheter dans six mois ce que l'on veut tout de suite et que l'on peut trouver moins cher chez d'autres marques ? Sans compter aussi les milliers de photos du défilé qui tournent sur les réseaux sociaux, blogs et magazines féminins et qui font perdre la fraîcheur et l'aspect nouveau des collections lorsqu'elles sortent en magasins.

Tommy Hilfiger avait d'ailleurs essayé de remédier à cela et de booster ses ventes en proposant du mois d'octobre au mois de janvier dernier de revivre son défilé automne/hiver 2016 dans certaines de ces boutiques new-yorkaises et parisiennes. Le « virtual reality shopping » permettait aux clients de visionner avec un casque spécial le show filmé à 360° et en 3D. La mode devenait alors un divertissement pour pousser le consommateur à acheter.

Les changements de Burberry et ses confrères ressemblent bien plus à une adaptation au modèle des marques de Fast fashion plutôt qu'à une riposte. La créativité n'est pas écartée et est même mieux considérée, mais le consommateur prévaut sur elle.

Il semblerait que nous sommes bien loin des revendications de Jean-Paul Gaultier et Viktor & Rolf d'il y a un an (ndlr l'article Il n'y a pas de mode, rien que des vêtements paru dans Maze en mars 2015).

De plus de telles transformations, si elles sont suivies, peuvent certes engendrer des évolutions dans différents secteurs de la mode comme la presse, mais n'apportent pas de solutions ou d'alternatives aux réels défis de cette industrie. Ces derniers qui sont avant tout écologiques semblent être à nouveaux complètement ignorés.


© Prorsum

POUR UN FRANÇAIS ÉGALITAIRE

Cléo Schwindenhammer

D'aucun-e-s remarqueront, sur leur fil d'actualité Facebook, sur des blogs, ou même chez certains éditeurs, une inflation de féminisme travestissant de façon odieuse la langue française par l'ajout d'abondance de -e, pour une prétendue « féminisation », ou « neutralisation » de notre langage. Déformation contre-nature, lubie féministe, mode passagère ou détour sans retour ?

En réalité, la langue française est loin d'être immuable. La récente réforme de l'orthographe l'a montré. Et contrairement à ce qu'assènent ceux et celles qui s'opposent à la féminisation des mots masculinisés, le masculin ne l'a pas toujours emporté sur le féminin. C'est ce que démontrent les travaux d'Eliane Viennot, historienne des femmes de l'Ancien Régime. En effet, c'est seulement au dix-septième siècle que des grammairiens commencent à lutter pour faire valoir que, comme le dit si bien Beauzée en 1767, « le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle ». L'idée selon laquelle le masculin doit s'accorder avec les adjectifs parce qu'il est plus noble est enforcée, remplaçant la règle de proximité alors en usage, selon laquelle l'adjectif s'accorde avec le nom le plus proche, fut-il féminin ou masculin. « Le » devient un terme neutre, les femmes doivent dire « je le suis », et plus « je la suis » comme il était courant de dire. Des mots comme « amour », « art », « honneur » deviennent masculins, parce qu'ils ne se terminent pas par un –e. Autre exemple, loin d'être innocent par ailleurs, l'aigle, devenue symbole du pouvoir napoléonien, devient un aigle après le règne de l'Empereur.

Cette évolution forcée doit, pour être comprise, être replacée dans son contexte historique : le début du dix-septième siècle est marqué par des luttes pour le pouvoir, dans une cour où les femmes prennent de plus en plus de place, ce qui ne va pas sans déplaire à certains hommes. La féminisation de la cour, visible par l'influence de régentes puissantes comme Marie de Médicis et Anne d'Autriche et les succès monstrueux de nouvelles écrivaines, poussent certains hommes jaloux de leurs privilèges à réfléchir aux moyens d'inférioriser ces concurrentes. C'est pour remettre ces ambitieuses à leur place que certains grammairiens commencent à s'opposer à l'usage de termes comme autrice, médecine, femme d'Etat, ou peintresse, alors pourtant utilisés couramment – puisque des femmes exerçaient ces fonctions. Ce courant ne va pas sans oppositions à la cour. Madame de Beaumur écrit dans son Journal des Dames en 1762 : « Il semble que les hommes aient voulu nous ravir jusqu'aux noms qui nous sont propres. Je me propose donc, pour nous en venger, de féminiser tous les noms qui nous conviennent ».

Malgré de nombreuses réticences, la masculinisation de la langue s'impose. La Révolution française avalisera cette lente évolution forcée. Aujourd'hui, la langue française telle qu'on la parle et l'écrit est donc le fruit de combats

politiques, et il s'avère que les circonstances historiques ont voulu qu'ils se soldent au profit des promoteurs de sa masculinisation. Il aurait pu en être autrement.

Deux choses ressortent de l'analyse d'Eliane Viennot. D'abord, la langue est un outil éminemment politique. Il est flagrant qu'asséner aux enfants que « le masculin l'emporte sur le féminin » n'est pas seulement faire appliquer une innocente règle de grammaire. Le langage est à l'origine de nos structures de pensée ; il constitue un outil de pouvoir. En occultant la femme de sa grammaire, le français a été depuis le XIXe siècle l'outil de reproduction des inégalités sexuées. La question des noms de métiers n'est pas innocente, considéré que la catégorie socio-professionnelle constitue le fondement de la hiérarchie sociale. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que certains métiers, comme femme de ménage, sage-femme ou prostituée n'ont pas d'équivalent masculin.

Le deuxième élément que met en lumière Eliane Viennot, c'est qu'il peut en être autrement. Alors que la dynamique républicaine d'acquisition des principaux droits sociaux, économiques et politiques formels des femmes semblent achevée et que la demande se déplace vers une égalité effective des sexes, c'est peut-être le moment de faire évoluer la langue. Cela commence, par exemple, à réintroduire des mots comme « écrivaine », qui ne sont pas dérivés du masculin mais existent en propre. De nombreuses mesures ont été prises en ce sens, au niveau communautaire et national. Le Conseil de l'Europe, en 1990, a émis une recommandation sur l'élimination du sexisme dans le langage. En France, deux circulaires ont été émises à propos de la féminisation des noms de métier, en 1986 et 1998, la deuxième prouvant malheureusement l'inefficacité de la première. Le problème de la langue française est qu'elle n'est pas neutre, contrairement à l'anglais par exemple. Alors comment la féminiser, ou plutôt la dé-masculiniser ? L'UNESCO a publié en 1999 un Livret sur l'égalité des sexes dans le langage, où des propositions sont faites à cet égard – préconisant l'utiliser du .e, -e, du E majuscule, ou simplement l'usage d'expression comme « les hommes et les femmes », « tous et toutes », etc, plutôt que de se limiter aux « hommes » puisque non, le masculin n'est pas universel : il est simplement dominant, mais ne l'a pas toujours été, et ne le sera pas indéfiniment.

THE REVENANT: LE TERRITOIRE DES LOUPS

Nicolas Renaud

The Revenant a été vendu comme l'hériter de Apocalypse Now : annoncé par la presse américaine comme un bide avant même sa sortie, dépassement de budget, une exigence névrotique du réalisateur et un tournage extrême. Maintenant que le feuilleton de Léo et son Oscar est terminé, qu'en est-il du film ?


© New Regency Pictures

Cinéma

Le sentiment qui nous vient tout au long du visionnage de deux heures et demie est sans doute celui de l'inédit et de la redécouverte. Redécouverte de ce que c'est de se retrouver dans une salle de cinéma face à une image projetée sur un écran géant. Redécouverte de l'immensité que peut avoir un cadre. Redécouverte enfin de l'immersion que peut procurer l'installation sonore d'une salle de cinéma.

rarement vu récemment. Rarement un film n'aura eu une imagerie aussi maîtrisée de bout en bout. Chaque plan est d'une complexité Cette impression de redécouvrir ce qu'est originellement le cinéma est permise par une sensation de jamais vu ou, au mieux, de rarement vu récemment. Rarement un film n'aura eu une imagerie aussi maîtrisée de bout en bout. Chaque plan est d'une complexité saisissante à la fois dans sa composition, sa chorégraphie, et son éclairage.

Même s'il serait injuste de minimiser le savoir-faire indéniable de mise en scène de Alejandro González Iñárritu, il faut souligner le travail du chef opérateur, Emmanuel Lubezki. Pour ce dernier il semblerait que ce film soit un aboutissement de toute sa carrière. On retrouve l'utilisation de la steadicam (système pour stabiliser la caméra lors de son mouvement, ndlr) et de la courte focale de chez Terrence Malick et la complexité des plans séquences propres à Alfonso Cuarón, avec qui il a travaillé précédemment.

Son expérience dans un cinéma sensoriel et immersif est ici à son apogée avec une caméra éclaboussée, embuée, et au ras de l'eau, de la boue et de la roche. Cela ne fait qu'appuyer la présence physique du spectateur au milieu des personnages . A ce titre l'usage de la courte focale est loin d'être un artifice puisqu'elle permet d'être proche des protagonistes tout en les emprisonnant dans un contexte, la nature hostile. L'immersion est d'autant plus aboutie qu'il ne nous vient jamais à l'esprit de remettre en question la véracité de ce qui est à l'écran, des décors comme de l'action

Autre tour de force, mais cette fois que l'on doit intégralement à son réalisateur, c'est son approche viscérale et jusqu'au-boutiste du genre, ici le survival. La violence, plutôt que d'être éludée ou étouffée, est au contraire frontale et radicale. Sans toutefois réinventer ce genre, il réinvestit ses codes dont l'Homme face à la nature et a fortiori à Dieu, comme l'a fait récemment Le Territoire des loups de Joe Carnahan. On ne s'étonnera donc pas de voir Leonardo Dicaprio se métamorphoser en une image christique.

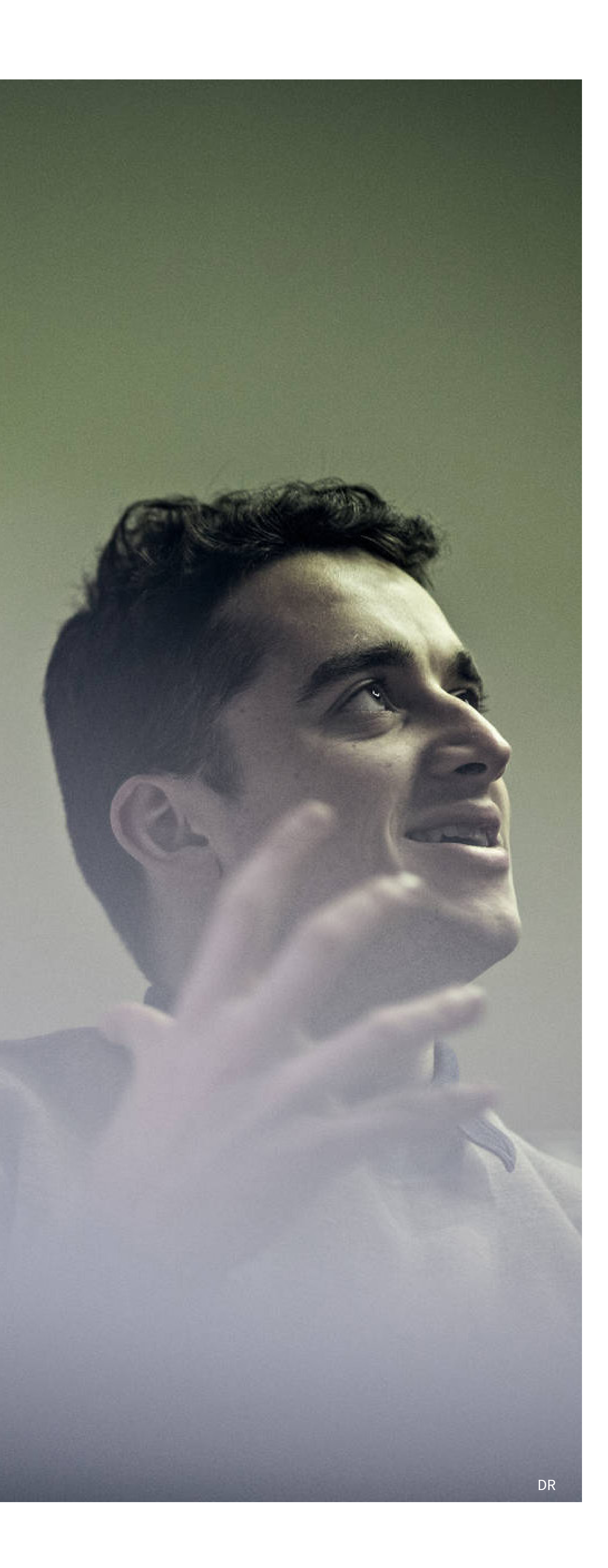
L'influence de son comparse Alfonso Cuarón avec Gravity (avec qui il a formé El Tequila Gang) se fait sentir avec ce héros qui est amené à mourir pour renaître symboliquement, pour faire face à l'Epreuve. Cela commence par la fameuse attaque de l'ours, un effet spécial dont la perfection (aidé par un choix photographique idéal) est dans la droite lignée du T-rex de Jurassik Park de 1993.

Bien qu' Alejandro González Iñárritu amoindrit les défauts principaux de son précédent Birdman, ils restent sous-jacents. En effet son approche auteuriste du genre, ce que certains qualifieraient de prétentieuse, à travers une contemplation très malickienne (l'héritage du Nouveau Monde est omniprésente) empêche une pleine implication émotionnelle du spectateur. Le paradoxe est bien là : le spectateur est immergé avec force, mais peine à être en totale empathie avec les personnages.

Finalement Alejandro González Iñárritu n'est jamais aussi bon que lorsque il se contente de raconter visuellement son histoire, sans devoir se sentir obligé de rajouter une composante métaphysique.

DOUCHKA

« J'ESSAIE DE NE PAS TROP M'IMPOSER DE RÈGLES POUR ÉVITER DE TOMBER DANS LA REDITE »


DR

Propos recueillis par
Marie-Madeleine Remoleur

Jeune producteur rennais, Thomas aka Douchka, a déjà un beau parcours qui l'a mené jusqu'à Tokyo, pour la Red Bull Music Academy, ou au Pitchfork festival à Paris en 2014. A l'occasion de la sortie de son nouvel EP Together, sorti le 11 mars chez Nowadays Records, il a accepté de répondre à nos questions.

Peux-tu nous parler de tes premiers pas en musique ?

Jusque mes 14 ans, j'écoutais globalement tout ce que mon grand frère me filait. Il faisait beaucoup de skate donc je suis passé par une phase rock garage, et un peu de heavy metal aussi. La bande originale du jeu vidéo Tony Hawk Pro Skater 2 est probablement la b.o. que j'ai le plus écouté de toute ma vie. J'ai aussi découvert le rap U.S. à travers un autre jeu : NBA Street Volume 2. C'est Just Blaze qui a composé la tracklist. C'est comme ça que j'ai découvert les classiques de Lords of the Underground, Pete Rock ou encore Nate Dogg. Je faisais du basket à l'époque et tous mes potes écoutaient du rap français, j'étais pas hyper fan, je m'y suis mis vraiment très tard, il y a trois ou quatre ans. Avec l'arrivée du téléchargement et notamment de myspace, je me suis mis à écouter de tout, aussi bien des trucs hyper mainstream que des groupes plus indé. Je pouvais passer de Elephunk de Black Eyed Peas à Life Styles de 4hero. Je me souviens que je prenais souvent des disques au hasard dans la médiathèque de ma ville à Douarnenez, elle était vraiment bien fournie pour une si petite ville. Ça m'a fait découvrir pas mal de trucs.

Comment es-tu passé à la musique électronique ?

Pour moi, c'est vraiment venu par le biais du djing. Quand la vague Ed Banger/Kitsuné/Institubes est arrivée, j'ai pris une grosse claque comme beaucoup d'artistes de ma génération. J'hallucine parfois en me rendant compte que Waters of Nazareth de Justice est sorti il y a 10 ans. On était au lycée et on s'échangeait des mp3s rippés sur audacity avec une qualité horrible dans les salles d'informatique. Dis comme ça, ça ressemble vraiment à la préhistoire. Après avec mes potes à l'internat, on regardait les reports vidéos des soirées clubs à Paris sur Youtube, ou des dj-sets complets filmés avec des appareils photo à I Love Techno. Il y avait vraiment une énergie de dingue, quasi rock n'roll propre à cette époque « turbine ». J'ai tout de suite adhéré. Quand j'ai eu un peu d'argent de coté, je me suis acheté une platine cd d'occasion, une AXIS 4 de Numark, un truc vraiment affreux qui marchait une fois sur deux. Le frère d'un pote qui scratchait m'avait prêté une table de mixage toute aussi moisie, et j'enchaînai les tracks avec un baladeur cd de l'autre coté. Du coup j'avais développé des petits skills techniques pour pouvoir gérer plus ou moins correctement mes enchaînements. C'était vraiment du bricolage ! Ensuite j'ai commencé à jouer de plus en plus dans les clubs et les bars de nuit autour de chez moi. J'étais mineur et c'était quand même cool d'avoir cette chance-là. Après mon bac, grâce à mes études aux Beaux Arts de Rennes, j'ai rencontré de plus en plus de monde et j'ai fais mon premier festival en tant que dj à Astropolis à Brest en 2010. La production, c'est arrivé vraiment petit à petit, et de manière beaucoup plus sérieuse, il y a environ deux ans.

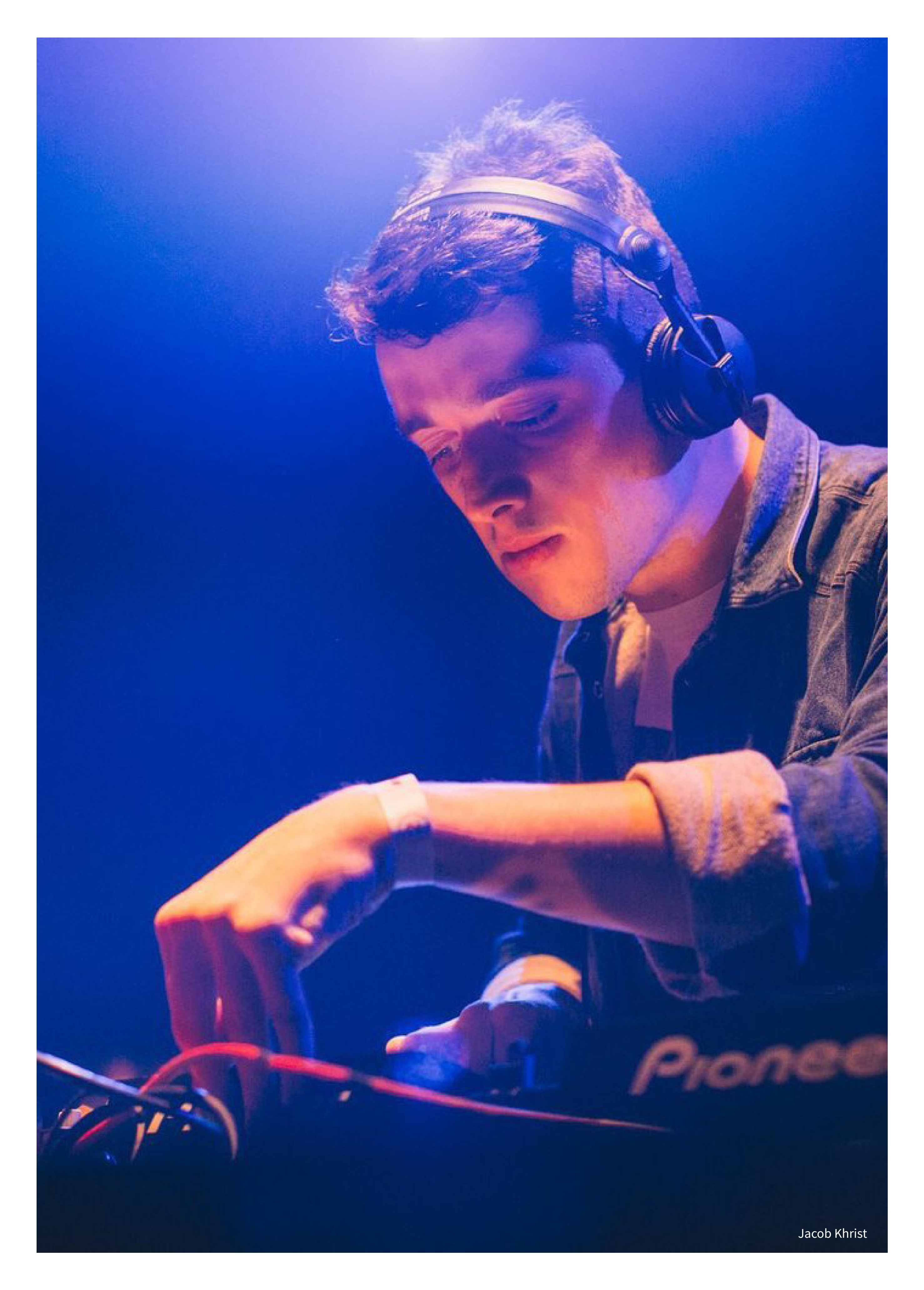
Comment se déroule ton processus de création ?

Quand je suis seul en studio, je peine un peu à composer à partir de rien. Je ne peux pas me mettre derrière les machines en mode : «go, aujourd'hui je dois finir un morceau !». J'ai vraiment besoin d'avoir une idée directrice, des images ou des mots clefs qui me permettent d'avancer. Ensuite, je compose toujours en premier lieu la base mélodique au piano. C'est la raison pour laquelle cet instrument est présent une fois sur deux dans mes morceaux car il est à la base de tout le processus. Je n'ai aucune formation musicale au sens classique, donc ça peut me prendre dix minutes comme deux heures. Une fois que le riff me plait, je compose le beat, la partie rythmique sur quatre ou huit mesures autour de la mélodie. Puis j'attaque le fameux drop, le refrain du morceau. C'est seulement après ça que viennent l'intro, les breaks et la structure globale du track. Même si j'ai quelques automatismes, j'essaie de ne pas trop m'imposer de règles pour éviter de tomber dans la redite. Je tente souvent de nouvelles choses, même si ça ne donne rien alors que j'y ai passé trois heures. Aussi, quand j'entend chez un autre artiste quelque chose qui me plait vraiment d'un point de vue technique, je vais souvent essayer de le reproduire pour comprendre la mécanique du truc. C'est quand tu t'affranchis de l'aspect technique que tu commences vraiment à prendre des libertés en studio et que tu te lâches beaucoup plus, quitte à alléger les couches pour trouver exactement ce que tu cherches. C'est pour ça que j'ai une vraie admiration pour des artistes comme Hudson Mohawke, Mura Masa ou encore Ta-Ku. Ils savent faire sonner leurs morceaux de manière complexe alors qu'au final, il n'y a pas tant que ça d'élément. Après j'accorde aussi une importance capitale à la place de chaque chose, à la profondeur et au rendu sonore. J'ai beaucoup de respect pour les producteurs qui savent aussi mixer leur propre son de manière ultra efficace comme Phazz ou Awir Leon chez Nowadays par exemple. J'aimerai vraiment pouvoir m'améliorer encore sur ce point car c'est un aspect artistique qui compte tout autant que la création pure à mes yeux.

Peux-tu nous parler de ton travail avec Les Gordon sur Leska ?

Avec Marc de Les Gordon, on s'est rencontré il y a un an et demi. On s'est tout de suite retrouvé sur des influences communes assez ciblées. Le courant est immédiatement passé, autant musicalement que humainement ce qui est fondamental dans un duo. Au départ, il n'était pas du tout question de fonder un groupe ensemble. Marc est juste passé chez moi un après-midi pour écouter du son, et sans trop savoir comment, on s'est retrouvé à jammer dans mon studio sur une prod' qui est devenu par la suite le morceau Olympia. Ce qui est drôle, c'est que cet aspect hyper spontané sur notre première collaboration est toujours d'actualité dans nos sessions en studio. On rebondi vraiment sur les idées de l'un et de l'autre et ça donne une sorte de ping-pong permanent. On travaille toujours ensemble, jamais séparément. C'est toujours un échange, un partage. Et c'est ce qu'on ressent de manière globale sur les tracks. Le son de Les Gordon et celui de Douchka se discernent, mais la fusion des deux donne

Musique



Jacob Khrist

« Je pense qu'une grande partie des choses qui se passent pour moi n'aurait pas pu arriver sans ces deux semaines passées à Tokyo. »

une texture et un mood inédit. C'est également grâce à Marc que j'ai rencontré Ugo et Vincent chez Nowadays Records. C'est donc naturellement vers eux qu'on s'est tourné pour la suite. Gaétan Naël, programmateur de l'Antipode de Rennes joue également un rôle important dans le développement du projet en nous soutenant depuis le début en parallèle de nos carrières respectives en solo. Je ne peux hélas pas trop en dire plus sur ce qui va arriver, mais ça va être le résultat d'un gros travail autour d'une belle équipe constituée ces derniers mois. On est hyper impatient de dévoiler ça, même si pour l'heure, l'actualité tourne autour de nos projets respectifs. On a aussi très hâte de défendre le projet sur scène, c'est là qu'il prendra tout son sens. Il va juste falloir attendre quelques petits mois...

Comment s'est passée l'aventure et quelle expérience as-tu tiré de la RBMA à Tokyo ?

Aujourd'hui encore, je pense qu'une grande partie des choses qui se passent pour moi n'aurait pas pu arriver sans ces deux semaines passées à Tokyo. J'y ai rencontré des gens formidables venus des quatre coins du globe. Certains sont devenus des amis. Je pense à Ekali notamment qui est venu dormir à Rennes lors de son passage en France pour sa tournée européenne. J'y ai également rencontré des légendes comme Marley Marl (fondateur du Juice Crew à N.Y.), Benjamin Wright Junior (arrangeur pour Michael Jackson, Aretha Franklin...) ou encore Dave Smith (créateur de la ligne de synthétiseur Prophet). Inutile de t'expliquer en détail que ce genre de privilèges, comme pouvoir poser dans un cadre intimiste toutes sortes de questions sur leurs parcours et l'impact que ça peut avoir sur toute une vie. Ça te retourne complètement. On était sur une autre planète. J'ai aussi passé des sessions assez irréelles en studio ou on restait des nuits entières à composer entre nous, avec les participants et les artistes invités. C'est comme ça que tu te retrouves avec Just Blaze ou Kerri Chandler avec un verre de saké à quatre heure du matin pour parler de la meilleure manière de faire sonner un kick, ou au petit déjeuner avec Richie Hawtin qui te demande si tu as vu passer Nina Kravitz... Ça paraît surréaliste dit comme ça, mais sur le coup tout était très naturel et spontané. Rajoutes à tout ça le fait que tu es dans une ville hors norme à l'autre bout du monde, que tu évolues dans une structure sur mesure qui dispose de moyens quasi-illimités, le tout avec avec une équipe de passionnés qui se met en quatre juste pour toi. Je te caches pas que le retour à la réalité a été assez brutal. Mais un mois plus tard, je quittai les Beaux-Arts pour me consacrer exclusivement à la musique, sans aucune garantie que ça fonctionne. Il fallait que je tente le truc. Trois mois plus tard, je trouvai un label et un tourneur. Le truc c'est qu'après tout ça, je ne suis toujours pas fan du RedBull pour autant ...

J'ai lu que tu essayais de travailler au maximum le live. Sur quoi travailles-tu particulièrement ?

Développé un set live est vraiment quelque chose qui me tenait à coeur depuis un moment. C'était encore au stade «rodage» il y a six mois quand j'ai fais la première partie de Fakear à l'Olympia. Quand j'ai composé ce dernier maxi, Together, je me suis vraiment appliqué à sortir du registre club pour proposer quelque chose de résolument plus pop. Ca ne me dérange pas du tout d'employer ce terme. Je pense qu'on peut faire de la musique électronique en reprenant l'essence même des codes de la musique pop. C'est pour ça que les morceaux de ce dernier opus s'apparentent plus à des «chansons» sur le format qu'à des singles taillés sur mesure pour les djs. Je respecte énormément cette pratique car j'en suis issu, mais je voulais vraiment tester autre chose, et aussi me mettre en danger. Les dj-sets j'adore ça, mais j'ai déjà fais pas mal le tour de la question. J'ai joué plusieurs fois devant une vingtaine de personnes en warm-up comme à deux heures du matin quand l'ambiance bat son plein dans de superbes spots. Je connais l'exercice et même si je l'apprécie toujours autant mais j'ai besoin d'exprimer ma musique autrement. C'est en discutant avec des gens comme la Fine Équipe ou encore Fakear que j'ai pu comprendre que c'était le meilleur moyen pour moi de jouer ma propre musique sur scène, chose que je fais très rarement en dj-set. L'avantage avec le live, c'est que tu as aussi une réelle part d'improvisation, de feeling sur le moment où tu joues. C'est sur ce point que je travaille le plus car je ne suis pas musicien et j'ai encore un peu de mal à me lâcher complètement, même quand le public est vraiment dedans. Je continue donc dans cette voie, et toutes les dates qui arrivent pour la tournée de printemps seront uniquement des dates lives. Ça me pousse vraiment à vouloir développer le set de plus en plus, et à composer des morceaux uniquement pour le live.

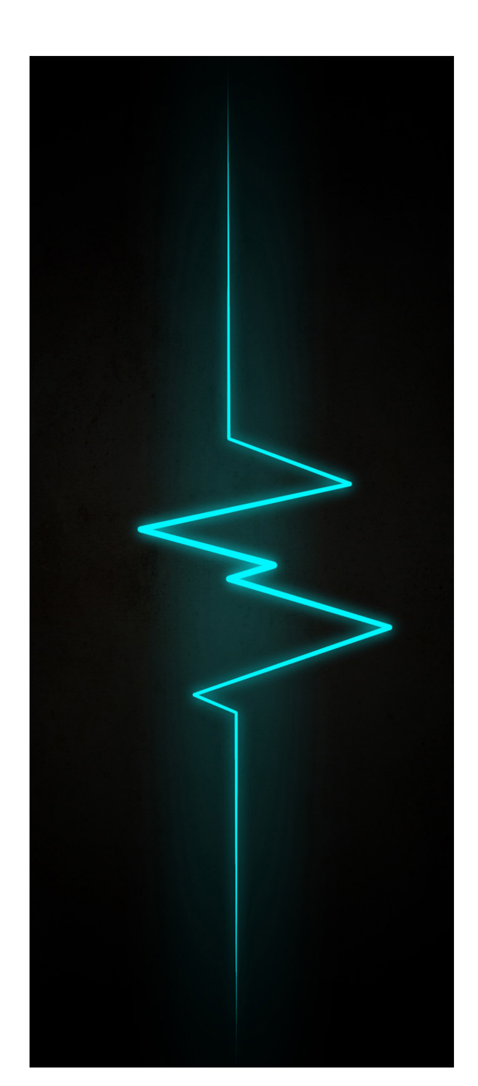
LIFELINE
L'OVNI LUDIQUE

Yannis Moulay

Un crash spatial, une planète hostile, un seul survivant. Grâce à une connexion miraculeuse jusqu'à la planète terre, vous êtes le dernier espoir de Taylor, jeune étudiant en sciences perdu au milieu de ce désert lunaire.

Lifeline, développé par le studio Three Minute Games et disponible sur iOS, est un jeu surprenant : l'histoire se passe entièrement dans votre tête. Dans la lignée des premiers jeux de rôle numériques, vous n'aurez accès qu'aux paroles écrites de Taylor. À contre-courant de la culture des images et des cinématiques spectaculaire, il n'y a ici rien que du texte et votre imagination pour faire vivre cette aventure.

En fonction de ce qui arrive à l'astronaute, ce sera donc à vous de le guider tout au long de son expérience. A chacune de ses interrogations, deux réponses sont possibles, entraînant une trame narrative différente : à vous ensuite de l'aider à survivre le plus longtemps possible… ou bien de le mener vers une mort certaine. La diversité des choix engendre une multitude de trames narratives. Vous pourrez néanmoins toujours revenir sur vos décisions, que ce soit pour réparer une erreur ou pour découvrir une autre facette de l'histoire.



Là où cela devient intéressant, c'est que le jeu continu en temps réel. Conçu pour fonctionner avec l'Apple Watch, mais parfaitement jouable sur smartphone, l'aventure interactive se déroule sur plusieurs jours durant lesquels Taylor vous contactera par le biais de nombreuses notifications au fur et à mesure de la journée. Parfois, ce sera simplement pour rompre avec la solitude. En revanche, ce sera parfois peut-être plus urgent. Comme un ami dans le besoin qui vous enverrait un message de manière spontanée, Taylor fait lui aussi irruption dans votre quotidien durant quelques jours, partageant avec vous son formidable périple.

OVNI ludique et déroutant, Lifeline est un jeu de science-fiction qui brille par sa simplicité. Grâce à l'immersion et l'implication du joueur, Taylor devient étrangement réel et vous, étrangement indispensable dans cette histoire multiple que vous contribuez, vous aussi, à écrire au quotidien.
.

CINÉMA 68

Hugo Prevel

Nous vivons aujourd'hui dans une société où nous sentons une fracture entre le politique et la jeunesse. Dans ce monde apolitisé et passif on regarde avec nostalgie les révoltes d'un autre temps, Mai 68 sonne alors comme le glas de nos rêves. Le cinéma, étant un art de masse peut apparaître comme le medium entre deux génération qui se font face. Comment a réagi le cinéma français face à cette révolte ? Qu'en est-il de la représentation de ce mois plein d'espoir ? Quel vent nouveau a t-il soufflé sur le champs de idées françaises ? Il se peut que nous n'ayons pas encore digérer toutes les conséquences de ce joli mai.

Les « évènements » de 68 dans le cinéma français



© Collection La Cinémathèque française

Mai 68 débute en réalité dès février 68 avec « l'affaire Langlois », suite à la décision du ministre de la culture André Malraux de déposer de ses fonctions le fondateur de la Cinémathèque : Henri Langlois. Face à cette manœuvre politique tout le cinéma mondial se mobilise, de Chaplin à Kubrick en passant par Buñuel et Welles. La jeune Nouvelle Vague fonde le « Comité de défense de la Cinémathèque française » le 16 février avec comme noyau central François Truffaut, Jean-Luc Godard et feu Jacques Rivette. S'en suit une manifestation devant la Cinémathèque, c'est par cela que débute The Dreamers de Bernardo Bertolucci. Un certain Daniel Cohn-Bendit, alors simple étudiant anarchique, est présent se jour là. Malraux fait marche arrière le 22 avril, mais ce n'est que le début de la révolte.

Le 17 mai 1968 s'ouvre à l'École de Photographie et de Cinéma de Paris les états généraux du cinéma français pour débattre

de l'avenir de la profession. Ces débats dureront deux semaines. La première mesure est l'annonce d'une grève des ouvriers du cinéma, la deuxième est la demande de cessation du festival de Cannes qui se déroule au même moment. Il débute difficilement le 10 mai mais bascule le 18 mai lors de la projection de Perppermint frappé de Carlos Saura. Un débat oppose les producteurs, et spectateurs voulant voir le film et les artistes souhaitant l'arrêt du festival. Certains retirent leurs films de la compétition comme Milos Forman, des jurés démissionnent à l'instar de Roman Polanski. C'est lors de ce débat houleux que Jean-Luc Godard lancera au public : « Je vous parle solidarité avec les étudiants et les ouvriers, et vous me parlez travelling et gros plans! Vous êtes des cons ! » Le festival prendra fin le lendemain.

Une révolution est en marche dans le monde sclérosé du cinéma français, le 21 mai les états généraux décident l'abolition des privilèges du CNC et souhaitent mettre fin au système capitaliste réduisant le film à une simple marchandise. Plusieurs groupes se forment (soviétiques, anarchiques ou syndicats de techniciens) et débattent sans réussir à trouver d'accord. Le 5 juin, l'Assemblée de Suresnes met fin aux discussions et adopte une « motion générale » bien loin des ambitions d'antan.

Louis Garrel, figure de Mai 68

Si Mai 68 a été peu représenté (à peine une vingtaine de film) on peu noté deux films qui fonctionnent ensemble, deux films qui se répondent et se reflète. The Dreamers de Bernado Bertolucci et Nos amants réguliers de Philippe Garrel sorti respectivement en 2003 et 2005. Deux visions qui décrivent bien l'état d'esprit de cette période.

Il y a d'abord l'Innocence d'une jeunesse bourgeoise franchissant les frontières de leur premier amour, ce trio isolé du monde dans ce grand appartement parisien symbolise la jeunesse révolutionnaire. Bernardo Bertolucci lance un regard nostalgique sur cette génération par ses couleurs chaudes et douces comme les cuisses d'Eva Green. Le film se clôt sur le départ au combat de Théo (Louis Garrel). Nos amants réguliers débutent exactement au même moment avec , semble-t-il, le même personnage. La couleur a cédé la place à un noir et blanc violent et contrasté représentant les contradiction de cette génération émancipatrice. L'espoir se transforme vite en désillusion, tout le monde rentre chez soi pour fumer de l'opium et oublier. Dans les deux cas, Théo et François, interprété(s) par Louis Garrel qui devient le symbole de la représentation de la jeunesse de Mai 68, préfère l'intimité d'une chambre à coucher pour se protéger de l'extérieur ; forcé de constater que rien n'a changé.

PPPVSJLG

La révolution esthétique avait déjà eu lieu avec la Nouvelle Vague dans les années 50. On peut néanmoins observer une libération, une explosion dans les sujets traités avec par exemple avec Catherine Breillat, mais cela est éphémère, juste l'effervescence de la possibilité. Alors existe-t-il de profonds et durables changements ?

Pour cela il faut s'intéresser à un débat qui dépasse le simple cadre du cinéma et nous permet de comprendre les répercutions de Mai 68. C'est le débat très simple de l'opposition entre la théorie et la pratique, or ce ne peut être simple quand il oppose Pier Paolo Pasolini et Jean-Luc Godard. La critique de Godard à Pasolini est normative ; il l'accuse de plaquer sur le cinéma des concepts froids et figés de sémiologie (l'étude des signes linguistiques) et d'oublier le fondement pratique et technique du cinéma. Mais, et c'est là où ça se complique, Pasolini tente de montrer en quoi Godard fait de la sémiologie cinématographique. Et il est vrai que le cinéma de Godard impose une nouvelle grammaire et pourtant il résiste à la théorie, intéressante mais abstraite, de la linguistique et du texte. Son cinéma se vit en salle par une expérience directe entre le l'œuvre et le spectateur et non pas par le média d'un théoricien.

C'est par cette même critique que les philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari critiqueront le structuralisme (mouvement philosophique inspiré de la linguistique pensant le monde comme une structure, une mise en relation de concepts et d'entités). Ils y voit une pensée normative, imposant une grille de lecture figée à un monde complexe et en changement, c'est pourquoi ils vont préférer le concept de « machine » qui est, grosso merdo, un structuralisme en mouvement. Est-ce un hasard si Deleuze consacre deux essais sur le cinéma ?

Ainsi, le cinéma semble avoir un problème avec la représentation de Mai 68, comme souvent la France avec son histoire. Bien que peu représentée la révolution cinématographique a bien eue lieu dans la remise en question de ces structures, de son mode de fonctionnement, dans son rapport aux autres arts et autres sciences sociales. Cette remise en question demande du temps et va éclater une vingtaine d'années plus tard aussi bien en cinéma, qu'en philosophie, qu'en politique.

CHLOÉ B
«YOUTUBE M'A DONNÉ CONFIANCE EN MOI»

Propos recueillis par Yolaïna Bar et Charlotte Jouhanneau

Devenir youtubeuse, un nouveau rêve de petite fille. Ce phénomène a débuté avec la pionnière Michelle Phan qui a lancé sa propre chaîne en 2006, soit un an après la création de YouTube et qui compte aujourd'hui plus de 8 millions d'abonnés. Depuis, cette mode n'a cessé de croître et même si elle est encore limitée en France, elle n'en reste pas moins importante.

On peut trouver sur YouTube aujourd'hui, plusieurs centaines de spécialistes beauté et cosmétique. En France, tout le monde connaît la nouvelle icône des jeunes ados, Enjoy Phoenix, qui comptabilise plus de 2 millions d'abonnés sur les réseaux sociaux. Parmi les youtubeuses les plus en vogue en ce moment, Chloé B a accepté de répondre à nos questions dans le but de nous aider à comprendre ce phénomène planétaire.

À tout juste 19 ans Chloé B compte près de 100 000 abonnés sur YouTube, et plus de 3 millions de vues sur ses vidéos depuis la création de sa chaîne en août 2014. Elle est aussi active sur les réseaux sociaux comme la plupart des youtubeuses, avec Instagram (86 000 abonnés), Twitter (10 000 abonnés) et Tumblr (46 000 visites).

Qu'est-ce qui t'a donné envie de faire des vidéos sur YouTube au départ ?
J'ai toujours aimé me maquiller, depuis toute petite je regarde des vidéos de youtubeuses américaines, et ça m'a beaucoup inspiré ! Mes copines me soutenaient alors je me suis dit « Pourquoi pas moi ?! Si ça ne marche pas tant pis ! ». Quand on veut on peut !

Comment te viennent toutes tes idées de vidéos? Tu t'inspires de ce qui est déjà fait ? Ou tu essaies d'innover ?
Je m'inspire beaucoup des photos que je vois sur les réseaux sociaux comme Instagram et Tumblr, si un look me plaît je vais le filmer en le personnalisant ! Je tiens également compte des idées de mes abonnées, c'est super important ! Si elles souhaitent voir une vidéo en particulier je leur fais !

Parle-nous un peu de toi, de tes passions, tes activités. Que fais-tu à côté dans la vie ?
Je suis toujours étudiante, je passe mon BTS à la fin de l'année ! Et en ce moment je prépare mon dossier pour intégrer la licence professionnelle

Marketing et Réseaux de la Communication. YouTube m'a ouvert à ce domaine (communication, e-publicité et e-commerce) et je compte bien en apprendre davantage !

Que souhaites-tu faire plus tard dans la vie ? Tu penses continuer ta chaîne encore longtemps ?
J'aimerais beaucoup exercer le métier d'attachée de presse, donc oui toujours dans ce même domaine. Concernant ma chaîne YouTube, je suis super contente de ce succès, mais je veux continuer mes études.

Est-ce que ta chaîne YouTube te prend beaucoup de temps ? En moyenne combien de temps par semaine ?
En général je dédie mes week-end aux tournages et aux montages des vidéos. Ca me prend pas mal de temps car je filme deux vidéos par week-end pour être libre la semaine. Pour le montage, je suis perfectionniste et j'adore y passer du temps, donc je ne compte pas mes heures !

Qu'est-ce que cette expérience t'apporte personnellement ? Que t'apportent tes fans ? Est-ce qu'on te reconnaît dans la rue ?
YouTube m'a donné confiance en moi, c'est incroyable. Avant j'étais hyper timide je n'osais pas trop parler, même à l'école, cette expérience m'a épanouie. Et oui, j'ai des abonnées qui viennent me voir dans la rue ! On prend des photos, on discute, J'adore ça ! Ca rend la chose plus réelle et ça me permet d'en savoir un peu plus sur elles !

A quoi est dû, à ton avis, le succès grandissant des youtubeuses beauté ?
Sûrement au fait que l'on s'identifie plus à une fille de 20 ans, qu'à une top model inaccessible que l'on voit à la télé.

Surtout, comment expliques-tu ton succès ? Quelles sont les clés pour devenir une bonne youtubeuse ou instagrameuse ?
Le point primordial est de rester soi-même, d'être naturelle. Mes abonnées aiment ma personnalité elles me considèrent comme leur copine, c'est ce qui est important, la proximité avec sa communauté ! Et le deuxième point à ne surtout pas négliger c'est la qualité de ses vidéos ou photos (éclairage, montage, discours, produits présentés..)

Qu'est-ce qui selon toi, te différencie des autres youtubeuses ?
C'est certainement la proximité avec les filles qui me regardent. Je parle devant la caméra comme si j'étais avec mes copines et ça mes abonnées le ressentent, c'est ce qui leur plaît.

As-tu un modèle de blogueuse ou de youtubeuse ?
Blogueuse oui ! La superbe Negin Mirsalehi, je suis fan de son style, et surtout de ses cheveux !

Est-ce que ta chaîne YouTube te fait gagner de l'argent ? Si oui de quelle manière ?
Oui je commence à en gagner grâce à la monétisation des vidéos YouTube, ça me fait un peu d'argent de poche!

Que pense ton entourage de ce succès internet ?
Mes amies et mes parents me soutiennent beaucoup, ils sont toujours présents quand il s'agit de m'aider à filmer! Je suis contente que ça leur plaise!



LE SET COMME REMÈDE AU FROID POLAIRE, RENCONTRE AVEC MACEO PLEX

Louison Larbodie

Rencontrer Maceo Plex a été le résultat inattendu de nos demandes d'interview début janvier. Peu d'espoir dès le début, et encore moins d'attentes le soir même, avant qu'à 19h30, la soirée déjà entamée, mon téléphone ne vibre plusieurs fois. En quelques mots, l'interview était confirmée et se déroulait dans un laps de temps très très proche. Joie, excitation et une raison supplémentaire de braver le froid, pour rencontrer ce producteur plus habitué au soleil et à la chaleur, qu'aux températures polaires de cette soirée hivernale.
Après un set réjouissant, rencontre avec un des grands de la house et de la techno d'aujourd'hui.

Musique

Alors comment s'est passé ton show de ce soir ?
C'était génial et de manière inattendue vraiment bien ! Je savais que ça allait être une bonne soirée, mais pas à ce point. Malgré le froid je me suis senti comme chez moi.

Est-ce que c'était la première fois que tu jouais dans un environnement aussi froid et est-ce que tu trouve que ça change l'ambiance générale ?
J'étais déjà venu jouer à Montréal il y a six ans en janvier, mais… c'était dans un club. Donc, c'était la première fois que je jouais exposé à ces températures. Je pense que oui, l'ambiance change… Heureusement, les gens ne dansaient pas parce qu'ils étaient juste en train de geler, mais surtout parce qu'ils aimaient la musique. Ça les a aidé à mobiliser cette énergie qui crée de la chaleur, et qui a rendu l'ambiance chaleureuse.

Je me demandais quelle était la différence entre tous tes noms de scène comme Maetrik ou Mariel Ito, par exemple.
Avant, il y avait des différences, aujourd'hui plus tellement (rires). Avant j'avais un nom pour ce qui relevait plus de la techno et de mes sons un peu dark, un pour ce qui s'apparentait à de la house, un autre pour les sons plus electro… Aujourd'hui je suis juste Maceo Plex, et je continue à faire des trucs. C'est juste beaucoup trop de travail de se demander quel nom utiliser pour tel ou tel son, et il y a des choses beaucoup plus importantes que d'essayer de voir quel est le nom cool à mettre sur quelque chose. C'est moi, j'espère que vous aimez et puis c'est tout.

Je dois admettre que j'ai un peu de mal à différencier house et techno, est-ce que tu pourrais essayer de me les expliquer ?
(rires) Pour moi, vu comme ça, il n'y a aucune différence, parce que les deux sont quasiment identiques. Pourtant, il y a des différences lors de la production. L'une est plus développée sur une base logique avec des sons synthétiques, des effets, et des innovations pouvant être faites avec la technologie, tandis que l'autre est plus basée sur la soul, avec des mélodies funk et du chant. Après, fondamentalement c'est la même chose, un rythme de 4/4 et une production faite pour danser.

Comment as-tu découvert la musique électronique et pourquoi as-tu décidé de devenir producteur ?
J'ai découvert l'électro dans les années 1980 quand j'étais gamin, notamment des trucs qui venaient de Miami. Puis plus tard, quand j'ai découvert les premiers disques house et techno, dans la fin des 80's, début des 90's, c'est là que je suis vraiment tombé amoureux de cette musique. J'ai commencé à m'y essayer en 1993, quand j'ai enfin eu une voiture me permettant de me conduire jusqu'au disquaire… Donc voilà, 1993… ça fait longtemps maintenant !

Quel est le premier artiste que tu as découvert ?
(hésitation) Juan Atkins de Détroit ! Il a fait mon disque préféré de tous les temps, No UFO's. À l'époque les enregistrements venant de Détroit donnaient l'impression de venir d'une autre planète ! Ils étaient totalement différents. Juan Atkins est le premier que j'ai découvert, puis j'ai commencé à en découvrir

d'autres au fur et à mesure puis j'en suis arrivé à la techno européenne. Au début, je n'aimais pas tant ça, puis je me suis laissé avoir !

Y a-t-il beaucoup de différences entre l'electro en Europe et aux États-Unis ?
Oui, vraiment. Je pense que la dance music américaine, ou plutôt nord américaine, est... ça sonne bizarrement mais... en Amérique du Nord, ça sonne plus commercial. Il y a beaucoup d'Electronic Dance Music commerciale, comme pour tous les autres styles musicaux. Il y a beaucoup de morceaux commerciaux qui passent à la radio. Donc, les personnes qui font des sons plus étranges, plus sombres, plus underground ont tendance à être plus sentimentaux et émotionnels avec leur musique. Pour moi, la musique électronique en Europe est plus pensée. Donc pour résumer, je crois qu'en Amérique du Nord, ils réfléchissent moins et que lorsque que quelqu'un ressent quelque chose il le met dans sa musique. En fait d'un côté c'est plus basé sur les sensations et les sentiments, et de l'autre sur les idées et la réflexion.

Finalement, après Solar Sampler sorti en 2015, quels sont tes prochains projets ?
Le sampler est en fait issu d'un album, intitulé Solar, d'après le nom de mon fils. Il devait sortir en octobre, mais je l'ai repoussé afin de pouvoir retoucher les musiques et de rendre le tout parfait. Maintenant, c'est sûr qu'il va sortir à la fin du printemps ou au début de l'été, autour de mai. Je travaille vraiment dur dessus pour qu'il puisse enfin paraître. Beaucoup des titres que j'ai joué ce soir venaient de cet album. Il y a beaucoup d'electronica dessus aussi, mais pas vraiment de dance music.
J'espère juste que le public peut être patient, et attendre que je le finisse.

C'est vrai qu'aujourd'hui on a tendance à vouloir tout tout de suite...
Oui, c'est l'ère de Google. C'est fou, on avait plus de temps quand j'étais enfant.



MODERNITÉ ET PARITÉ, DÉCOUVERTE DU GROUPE MONTRÉALAIS

BEAVER HALL

Myriam Bernet

Fermez les yeux, et imaginez-vous en 1920, à Montréal. Vous marchez en direction du 305 Beaver Hall Hill, un immeuble situé entre le quartier des affaires et le nouveau centre-ville. Un morceau de jazz joue en fond sonore dans la pièce où vous venez d'entrer, et autour de vous, les artistes installent leurs oeuvres. Une certaine frénésie règne et envahit l'espace. En effet, dans quelques jours seulement, les visiteurs vont s'empresser de venir à cette même adresse, afin d'admirer le travail du groupe d'artistes, justement nommé Beaver Hall.

Retour historique. Fondé quelques semaines seulement après le Groupe des Sept, mythique et faisant partie intégrante de la scène artistique canadienne, Beaver Hall est un regroupement éphémère d'artistes. Ce groupe donnera à l'époque une nouvelle impulsion à la vie artistique, et sera alors à Montréal, et même plus largement au Québec, ce que le Groupe des Sept était à Toronto. Le contexte de l'époque est particulier, et l'après Première Guerre mondiale représente une période durant laquelle les artistes souhaitent affirmer et surtout s'affirmer. Une comparaison de ces deux groupes serait légitime, autant du point de vue idéologique que géographique. Pourtant, la démarche du Beaver Hall diffère de celle de son ainé. Alors que le Groupe des Sept évolue avec une certaine cohésion esthétique qui renvoie à ses célèbres paysages canadiens, le groupe montréalais, composé d'un plus grand nombre d'artistes, apporte une palette plus large de styles et de sujets. Du portrait, du nu, des paysages, de l'urbain... Beaver Hall se différencie et innove toujours plus. Mais le groupe montréalais qui compte une vingtaine d'artistes est, tel que mentionné précédemment, éphémère. Il vivra entre 1920 et 1923, avant que certains de ses membres fondateurs ne créent par la suite le Groupe des peintres canadiens qui verra le jour en 1933 et qui sera aussi composé, entre autres, des membres du groupe torontois.

Polémique autour du « mur jazz »

Parce que souvent, nouvelle pratique artistique rime avec scandale, les artistes du groupe osent et se font attaquer sur leur utilisation de la couleur. Leurs toiles sont alors considérées par Paul Dupré dans Le Devoir comme étant une « orgie de couleurs criardes, posées uniformément, à la manière des



peintres en bâtiment, sur une charpente d'où les notions mêmes les plus élémentaires du dessin semblent avoir été ostracisées ». Paradoxalement, il s'agit d'un des points de force du groupe d'artistes, qui ajoutera encore à son audace et à sa modernité, aujourd'hui reconnue et célébrée. À ce propos, Albert Laberge, célèbre critique et écrivain à écrit dans La Presse (22 mars 1922, p.5) que l'« on ne veut pas de teintes harmonieuses, on veut les couleurs qui éclatent comme les accents des trompettes. » Cette nouvelle approche du portrait se constate notamment avec le célèbre « mur jazz », incontestable symbole de la rébellion des artistes québécois.

Une parité des membres révolutionnaire

À noter, et plus encore au regard de la période dont il s'agit, que le regroupement Beaver Hall est le premier groupe d'artistes paritaire au Canada, contrairement au Groupe des Sept, qui était lui exclusivement composé d'hommes. Et les femmes n'étaient pas là pour tenir des petits rôles, bien au contraire. Le portrait, qui est une discipline artistique de prédilection du groupe, était grandement - et même mieux - maitrisé par les artistes féminines. Parmi ces artistes, Lilias Torrance Newton s'est distinguée, avec pas moins de trois cent portraits à son actif, dont ceux de plusieurs personnalités canadiennes célèbres. La plupart de ces artistes avaient à coeur de privilégier leur carrière plutôt que de fonder une famille, ce qui souligne également la modernité du groupe à l'époque.

Plus encore, c'est l'image de la femme qui évolue durant l'entre-deux guerres. Les canons de beauté changent, et cela se vérifie à travers certaines oeuvres du regroupement montréalais. Parmi celles-ci, nous pouvons citer le superbe nu Jeune fille sous un arbre, également réalisé par Prudence Heward. Désormais, la mode est aux corps sculptés, minces et bronzés, ce qui n'est pas sans rappeler certains critères toujours véhiculés de nos jours. À cette époque la femme se libère, peu à peu. Elle sort, danse, fume, boit. La femme existe, et commence à s'imposer dans la société comme étant égale à l'homme.



« LET IRAQ LIVE »

Diane Lestage

À l'aube du troisième millénaire en Irak, le pays s'apprête à subir une troisième guerre après avoir déjà été touché par l'interventionnisme américain et occidental lors des deux premières guerres du Golfe (1980-1988 contre l'Iran et 1990-1991 contre le Koweit). Homeland : Irak année zéro est un film documentaire en deux parties réalisé par Abbas Fadhel qui se résume en un mot : bouleversant.

Dans la première partie, Avant la chute, Abbas Fadhel relate la vie de sa famille en 2002 sous le régime totalitaire de Saddam Hussein sous fond de chansons de propagande diffusées en boucle à la télévision. La deuxième partie, Après la bataille, Saddam Hussein est destitué, les américains et la coalition ont pris Bagdad d'assaut, la liberté d'expression tente de refaire surface tandis que la terreur règne. Le film passe de l'Histoire avec un grand H, la collective, à l'histoire individuelle d'une famille. Abbas Fadhel est né en Irak mais vit depuis ses 18 ans en France. Il a étudié à la Sorbonne à Paris, d'où il sort avec un doctorat de cinéma puis il retourne ensuite au Moyen-Orient pour filmer deux documentaires et un film de fiction.

En 2002, il est de retour en Irak pour voir sa famille, pour partager avec eux ce qui va arriver, être présent pendant qu'ils préparent la future guerre. Ne pouvant pas vraiment agir, il décide de faire ce qu'il fait le mieux en tant que réalisateur, c'est à dire sortir sa caméra et filmer tout ce qu'il voit. « C'est la culpabilité des survivants, j'aime garder des traces de la vie quotidienne. Être au plus proche de la mort pour se rendre compte des détails » confie-t-il. Il fait donc plusieurs voyages en deux ans qui accoucheront de 120h de rushs. La fin réelle et tragique du film l'empêche de monter son film en rentrant en France. La douleur est trop vive, il laisse ses rushs se reposer pour les ressortir en 2013, année où Abbas Fadhel commence le montage d'Homeland, l'oeuvre de sa vie, l'oeuvre de leur vies.

Immersion dans le berceau de la civilisation

Presque six heures de film et impossible de regarder l'heure par ennui, presque six heures de film qui nous absorbent complètement. Le spectateur ne se trouve plus assis confortablement sur un fauteuil dans une salle de cinéma, non, il est directement propulsé et immergé sur les terres irakiennes, une sensation unique. Ce que le réalisateur voit, le spectateur le voit de la même manière comme s'il était sur place. Le pouvoir de la caméra subjective agit pour nous faire vivre un moment d'intimité inscrit dans un instant d'humanité. Le réalisateur s'efface alors derrière la puissance de ses images pour laisser s'exprimer l'Irak et ses habitants.

Celui qui voit et celui qui montre se confondant en une seule et même personne, le spectateur s'attache à la famille du réalisateur comme à la sienne, le regard des personnes filmées se pose sur nous sans jugement jusqu'à nous faire sentir irakien à notre tour. Quand le petit garçon s'adresse à son oncle c'est donc à nous qu'il s'adresse aussi. La caméra de Abbas Fadhel s'apparente à l'écriture de Balzac, les longues descriptions sont ici remplacées par les magnifiques plans-séquences, les portraits des personnages sont réalisés par des zooms, c'est un réalisme sans jugement.

Enfance et politique

Mais nous pouvons nous promener dans le film parce qu'Haydar, le garçon sur la photo nous prend par la main, comme un fil conducteur qui nous présente d'abord la chronique familiale de la première partie. Une famille un peu chiite, un peu sunnite pour qui les confessions religieuses ne posent aucun problème, Abbas Fadhel déclare d'ailleurs « qu'en Irak la question ne se posait pas, c'est venu avec l'invasion américaine ». Il nous emmène ensuite dans les rues en ruines de la pourtant belle Bagdad et ses occupants. Dans cette seconde partie, les Irakiens parlent, ils n'ont plus rien à perdre car pour beaucoup n'ont plus de travail, ils dévoilent enfin leur vision sur le régime de Saddam Hussein. La liberté d'expression si longtemps bafouée semble refaire surface, de nouveau les journaux se multiplient et pourtant la vie n'est plus paisible. Contrairement à la première partie où les enfants et les femmes peuvent aller et venir comme bon leur semble, après l'intervention de la coalition et l'avènement des conflits entre voyous qui deviendront des conflits religieux, il est dangereux de sortir dehors sans se prendre une balle non destinée. Cela pose entre les lignes la question de la liberté et de la sécurité.

C'est donc en partie du point de vue de l'enfant que nous percevons la situation irakienne entre éveil et naïveté, il est impossible de ne pas se lier à cet enfant pendant les cinq heure trente passées à ses côtés. L'observation de la vie quotidienne sous le régime de Saddam Hussein et sous l'occupation américaine semble valoir tous les discours politiques que l'on entend, tous les résumés des manuels scolaires d'histoire. Aujourd'hui, il serait impossible pour Abbas Fadhel de retourner filmer en Irak, nous sommes donc face à un réel aperçu d'intimité et d'humanité. Personne ne devrait passer à côté de cette oeuvre unique.


© Marco Castro

Guitariste des groupes caennais Concrete Knives et SAmBA De La mUERTE, Corentin Ollivier joue en solo avec son projet Faroe. Il vient tout juste de dévoiler Words, un premier EP bercé de mélodies électroniques intimes et envoûtantes.

LES ÉCLATS ÉLECTRONIQUES DE FAROE

Marie-Madeleine Remoleur

Musique

Originaire d'Angers, ce jeune prodige de 26 ans a commencé sa carrière musicale au sein du groupe The Dancers. Au moment où cette aventure angevine s'arrête, il rejoint l'équipe caennaise des Concrete Knives, puis quelques années après celle des excellents SAmBA De La mUERTE.

On y retrouve l'élégance électronique d'un SAmBA De La mUERTE, explorée ici plus en profondeur, plus précise. On perçoit aussi l'atmosphère downtempo et cosmique d'un SOHN ou d'un James Blake, ici plus sereine, sans jamais tomber dans la lourdeur. Au gré des cinq titres de son premier EP, Words, les différentes textures musicales se mêlent avec beauté à la voix hypnotisante et limpide de Corentin, alliant suavité et une rythmique, parfois plus énergique, parsemée de percussions. Introspectif, cet album plonge dans l'intimité d'une construction de soi, d'un corps fragmenté à recomposer.

Gracieux, l'EP s'ouvre sur A Lot Better Now, instant de délicatesse électronique. On y découvre une voix puissante et limpide, des chœurs qui lui répondent au loin. Son synthé vaporeux et délicat enlace avec une tendresse presque céleste ses boucles vocales aériennes, offrant une entrée en matière pleine de douceur. La délicatesse gagne en puissance, le rythme en intensité. L'épique Heal déploie sa course cadencée de claquements impétueux.

Avec Feel the need Faroe joue sur la fragmentation du rythme. Avec adresse, il allie des passages voluptueux, bercés par un piano envoûtant, à des coupures plus rythmées où se percute son phrasé hip-hop.

Si la boite à rythme et le clavier ont pris de l'importance dans le projet Faroe, Corentin n'oublie pas sa guitare dont les sonorités saillantes se font entendre, particulièrement sur Quiet. Sur ce morceau, il nous entraîne au cœur de boucles électroniques harmonieuses percées de silence et de douceur. Quiet progresse doucement et s'achève sur une course cavalante qui nous transporte jusqu'à celle de Blast, ultime morceau de l'EP. L'impétueuse course se poursuit avec une amorce totalement hypnotique. Les samples envoûtants se mêlent à la voix profonde et ensorcelante du chaman Corentin. Avec finesse, il continue à manier l'art du contraste en coupant ses envolées vocales avec des sonorités plus rugueuses et épaisses. Dans ce final, il installe un jeu d'ombre et de lumière musical. La construction de soi qui se déploie dans tout l'EP, gagne ici en consistance, en maturité. Un sentiment de plénitude s'observe à l'horizon, sur le rivage. Blast finit par exploser et offre un final qui nous emporte dans les abîmes, laissant émerger les puissantes îles Faroe.


© Nathanne Le Corre

RÉCONCILIER ART ET INNOVATION

Dorian Le Sénéchal

Comme nous l'a rappelé l'exemple des Google Glass, une idée brillante peut faire un flop si son design n'est pas à la hauteur. C'est à ce défi que les étudiants de l'ENS AAMA (l'École Supérieure des Arts Appliqués et Métiers d'Art) ont tenté de répondre dans le cadre du challenge Inventer le futur. Six projets ont ainsi tenté de répondre à trois des problématiques qui mobilisent de nombreux chercheurs à l'heure actuelle : l'eau, la vieillesse et les technologies que l'on intègre de plus en plus directement au corps humain.

L'eau, ressource paradoxalement la moins chère et la plus indispensable à l'homme est aujourd'hui à l'origine de nombreux conflits. Comment assurer à tous un accès continu à celle-ci ? Comment s'assurer de sa potabilité, et le cas échéant la rendre facilement potable ? Trois projets : Waterfall, Cloo et Cloud Mine se sont penchés sur ces questions.

Dans le domaine de l'eau, celui qui semble avoir le moins séduit le public, un projet est cependant sorti du lot : Cloo. Ce dernier consiste en une sphère mobile qui transporte et filtre l'eau. À celle-ci s'ajoute un module de pré-filtrage à la rivière et un module de distribution au niveau de l'habitation. Ce sont deux problématiques qui trouvent ici une réponse : celle du transport et de la potabilité de l'eau. Un design compact et pratique, un système innovant de filtrage, une utilisation pensée de bout en bout, Cloo ne manquait en effet pas d'arguments pour séduire. Les deux autres projets, Waterfall et Cloud Mine se sont concentrés respectivement sur la distribution d'une eau tirée des nuages (inspiré par les tours Warka) et sur la recherche d'une irrigation durable et efficace pour les cultures, notamment dans les régions arides

Les autres projets, centrés sur l'Homme et les technologies qui l'entourent, du fait de leur plus grande proximité avec le public, ont reçu des votes plus nombreux du public. Un premier s'est centré sur la santé, un second sur le sommeil et un dernier sur l'accompagnement des seniors. Ce sont ici aussi à des problèmes très concrets que les étudiants ont tenté de répondre, tout en cherchant à donner à leurs projets un aspect pratique et fonctionnel.

Prix du jury, Hygie est un concept de « cyber-peau ». Conçu comme une membrane transparente à poser sur son bras, cet appareil serait un véritable moniteur pour le corps : traitements médicamenteux, mesures diverses, prévention des maladies... Cet outil médical remplacerait partiellement le médecin. En assouplissant la contrainte, une telle innovation

possède en effet un beau potentiel. Vainqueur unanime du prix du Jury, il a été récompensé en février dernier. Somnum enfin, prix du public juste devant Hygie (respectivement 35 et 32% des votes) s'est lui centré sur le sommeil. Répondant à un objectif d'optimisation de ce dernier, le projet prend la forme d'un module fixé au niveau de la nuque et analyse le sommeil afin de limiter au maximum ce dernier, sans occasionner de fatigue supplémentaire pour autant. L'intégration de nombreux capteurs dans un module relativement restreint et facilement déplaçable est intéressante, mais reste un défi. Cependant, la promesse d'un bon sommeil, au bon moment semble avoir séduit le plus grand nombre, rappelons ici qu'un tiers des français souffrirait de troubles du sommeil.

Ces projets, bien différents des innombrables prototypes difformes et reposants, ont été pensés dans une double optique : technologique, scientifique, mais aussi visuelle et pratique. Ils témoignent des nombreuses possibilités qu'un travail main dans la main entre des scientifiques et des artistes peut produire.

L'ensemble des six projets seront présentés via une impression 3D lors de la Paris Design Week du 3 au 10 septembre.



© ruemonsieurparis.com

RENCONTRE AVEC
ROMAIN TARDY

Dearbhla O'HANLON

Lors de la soirée à l'UBU le 30 janvier dernier, présentée par The Absolut Company Creation, nous avons rencontré Romain Tardy, qui était parmi nous pour nous présenter pour la toute première fois son projet unique, OX. Mais qu'est-ce que c'est ? OX est une installation lumineuse, autonome, qui écoute et comprend la musique. Romain Tardy, VJ, nous explique.

Musique

Est-ce que tu peux nous parler de ton projet OX et en quoi il est différent des autres jeux de lumière dans le scène electro ?

L'idée avec OX c'était de créer un dispositif autonome, qui puisse réagir au beat d'un DJ, sans qu'il sache de quel DJ il s'agit, pour ce faire, il y a un certain nombre d'analyses audio, algorithmes, (qui ont été développés avec un développeur avec lequel je travaille, Hand Coded, spécialisé dans l'analyse audio notamment). Tout ça est basé sur des analyses fréquentielles, avec des paramètres d'animation qui sont reliés à ça et une analyse un peu plus globale, avec la tonalité d'un morceau qui va le rattacher à une forme d'émotion, si ça tend vers un son plus calme, triste ou énergétique, ce sont des composantes qui orientent le choix des couleurs proposées. Sinon, pour la différence, c'est surtout une différence d'approche en fait, par rapport aux autres scénographies. Je vois ça comme une continuité de mon travail de VJ, contrairement aux autres installation, celle ci n'est pas faite pour un seul artiste ni tracklist. L'idée ici, c'est de tendre quelque chose de plus versatile, spontané, non seulement pour servir à plusieurs DJs, mais aussi qu'il puisse régir à leur musique et qui dépasse les choix de l'artiste.

Art

Et d'où t'es venue l'idée de créer cette installation ?

C'est un mélange de choses, il y a une dizaine d'années j'ai pas mal travaillé comme VJ, c'était une des premières expériences concrètes que j'ai eu pour montrer mon travail de graphique et d'animation à un public, ça s'est fait un peu spontanément, quand j'avais des amis qui faisaient des soirées, j'ai commencé à jouer un peu avec des éléments visuels au sein de ces soirées là. C'était une façon de transmettre et d'avoir un retour du public assez direct, et de commencer à s'intéresser au lien musique/image. C'est donc The Absolut Company Creation qui voulait lancer une nouvelle opération de mécénat d'un artiste numérique, et ils avaient envie aussi d'intégrer le circuit des musiques électronique dans les clubs. Ça a fait appel à une pratique que j'avais fait il y a plusieurs années, et la changer un peu, de façon plus autonome, ce n'est pas pour supprimer le boulot de VJ mais de tenter une nouvelle approche. Là l'idée c'est de créer un lien plus direct entre le DJ et l'installation, parce que c'est lui qui va, d'une certaine façon, contrôler les visuels.

Comment la musique t'inspire à faire tes performances de VJ ?

Ça dépend du type de travail, celui ci est assez particulier par définition vu que ce sont des DJs qui vont jouer des sets que je ne connais pas, je peux connaitre l'univers du DJ, mais

c'est souvent un peu trop large pour avoir un angle d'attaque précis, par ailleurs, je fais des installations artistiques avec un début et une fin, sous forme de projection avec des modules lumineux qui durent un temps défini qu est souvent d'une dizaine de minutes, où là, les gens regardent en étant concentrés dessus, et ce sont des pièces qui sont écrites à quatre mains avec le musicien avec lequel je travaille. Et là il y a une réflexion plus détaillée, pointue, sur les liens qui peuvent exister entre musique et visuel et comment on crée l'un en fonction de l'autre. Ça m'arrive aussi que le musicien avec lequel je travaille, crée une séquence sonore, qui va m'évoquer un visuel. Là la ligne que j'ai suivi, ça reste l'idée d'une soirée techno dansante.

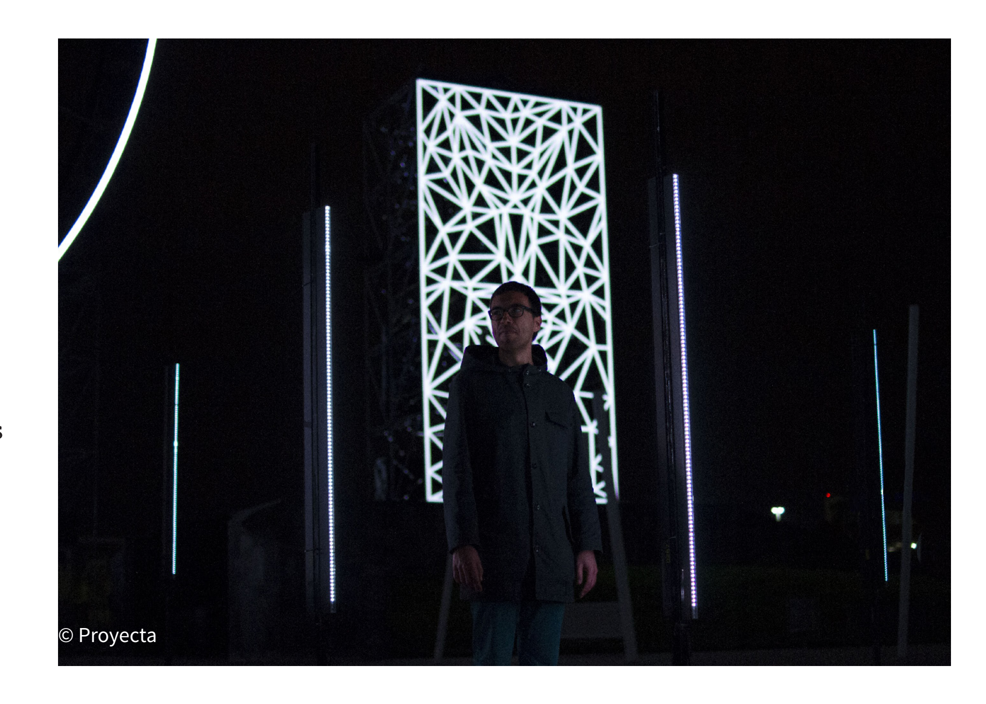
Très bien ça rejoint ma prochaine question, quels sont les univers que tu aimes mettre en avant et pourquoi ?

Je vais parler d'autres projets, je travaille beaucoup de façon in situ, toutes les installations que j'ai développé dans les six dernières années par exemple elles sont exclusivement liées a un lieu donné et prennent sens dans ce contexte là, donc les thèmes sont dépendant du contexte. Après il y a un traitement graphique qui est assez simple, aussi parce que je suis intéressé par les dimensions architecturales des objets, là dans cette installation il y a aussi une dimension architecturale, une structure qui est visible, un coté mobilier. Donc ça dépend de l'oeuvre en elle même.

Comment est-ce que tu choisis le rythme et les couleurs de tes performances ?

Alors par exemple sur cette installation là, le rythme est directement retransmis, mais dans l'installation il y a un module qui analyse le BPM (beat par minute, ndlr) de chaque morceau et va caler les animations sur ce rythme là, mais l'installation peut décider de ne pas utiliser ce paramètre là. C'est chouette de caler des animations sur la musique, mais c'est bien aussi de laisser respirer les choses, et que tu laisses l'association se faire aussi juste dans le cerveau des gens, tu peux très bien avoir des choses qui ne sont pas explicitement synchrones mais on peut les associer comme on veut.

J'aime bien laisser les choses se faire, ça pourra être synchrone dans la tête de certaines personnes et pas du tout pour d'autres. Pour les couleurs il y a une double sélection, il y a des gammes arbitraires, car j'ai voulu les utiliser comme identité visuelle de l'installation, et aussi ce module qui analyses les différents moods, chaque mood est relié à une couleur. Quand il y a de gros monochromes par exemple, où toute la scénographie prend la même teinte, c'est le module d'analyse de mood qui prend le dessus, et si par exemple on est dans un moment énergétique, on sera dans une dominante de rouge, un moment très calme on sera dans une dominante de bleu, si il y a une détection d'une musique en accord mineur qui serait à la fois calme et «triste», on aurait une teinte violette, c'est la retranscription visuelle d'une émotion sonore. Ça se fait par le biais des couleurs.


© Proyecta

LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE SOUS TEMPÉRATURE POLAIRE

Louison Larbodie

Début janvier, pleine d'optimisme sur les températures à venir, pleine d'entrain et de bonne volonté face à l'hiver, les demandes d'accréditations sont envoyées à l'Igloofest... C'est parti pour un mois de plein air, de musique, de pull, de doudounes, de gants et d'écharpes. Eh oui... Bienvenu.e.s au festival le plus froid du monde !

En 2016, cela fait officiellement 10 ans que l'Igloofest officie à Montréal. Un festival en extérieur qui ne se démonte face à aucune température, même les plus négatives, et qui propose du jeudi 14 janvier au samedi 6 février, une programmation électro à faire saliver et qui fait déplacer des foules en plein cœur de l'hiver...

Extatiques, euphoriques, le 14 janvier, les portes de la 10e édition s'ouvrent avec Bonobo. Première fois que ce fameux chemin est réemprunté : arrivée métro champ de mars, tunnel, passer l'hôtel de ville, descendre la place Jacques Cartier, pour enfin arriver sur les rives du Saint-Laurent, où la musique bat et transcende. Bonheur aussi de s'agglutiner avec un ensemble de personnes riant, autour de bras-zéro pour chauffer des chamallows et surtout ses extrémités quasiment gelées. Il faut quand même se l'avouer, un soir de janvier, il faut se réhabituer à cumuler les couches tel un oignon (comme dirait Shrek) et ne pas oublier ses affaires de ski. Malheureusement, malgré tant de précautions, le seul remède aux pieds en glaçon est... de danser, pardi ! Avec les rythmiques exotiques à base de percussions balancés par Bonobo, sans oublier ses «tubes» et sons son fameux Cirrus, on bouge de manière frénétique, et ce n'est pas pour nous déplaire.

Puis l'on regarde autour de nous, oui c'est ici que les prochaines fin de semaines vont se dérouler. Dans un environnement où il faut autant danser par plaisir que pour se réchauffer, où sauter au milieu de la foule est une norme, et où tout le monde continue de fêter, peu importe la période de l'année.

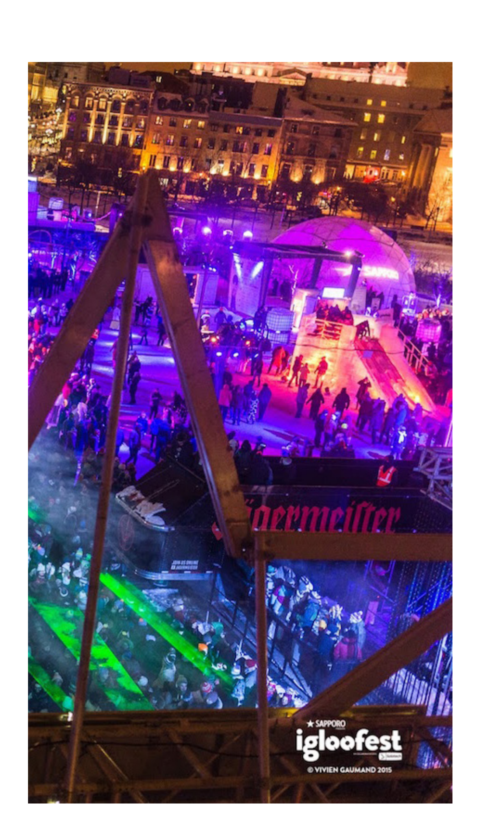
Oui, sous les lumières incandescentes, et les projections multiples, nous retournerons nous éclairer, et prendre notre dose de musique électrifiée. Minuit passé, nous prenons congé du party (prononcé parté) jusqu'au lendemain.

Le 15 janvier, nous retrouvons Paul Kalkbrenner. Avec lui, c'est toujours un peu la même rengaine : bonheur et musique en apesanteur, et ce, pour un 4ème rendez vous avec le monsieur ! Bon faut s'avouer que c'est le premier qui n'est pas sur un festival d'été où il est simple de se laisser aller. Mais au son de Train, Azure, Cloud rider, Sky and Sand, Feed your head, Square sans oublier Aaron, il redevient simple de lâcher prise. L'ambiance est malade et le lieu blindé. Il ne faut pourtant pas le nier, on a beau adorer Paul Ka, cette année il ne nous aura pas livré ses meilleures prestations, mais bon, on lui pardonne tout.

Quelques jours s'écoulent, où l'on récupère force, oreilles et détermination. Il en faut bien en ce 23 janvier, quand il faut pointer le bout de ses pieds dehors à un ressenti de -21. Mais surtout quand l'on apprend 4h avant que l'on fait une interview de nuit en anglais d'un grand de la techno et de la house.

Toujours autant étonnés face au monde fou qui est venu se presser devant la scène, on ne tarde pas à se mêler au flot d'habitués. Direction la petite scène (aka vidéotron) et la musique aux accents tropicaux de Pierre Kwenders bienvenue dans cet univers polaire où à défaut de sable, il nous reste les plages sonores pour rêver.

Plus loin, sur la scène Sapporo (la grande donc), Maceo Plex tient son public. avec sa house et sa techno, qui par essence use de beats répétitifs, auxquels sont ajoutés des instruments aux accents dansant. Dans ce monde énigmatique fait de



fumée, de noirceur et de couleurs, le Vj du jour, Baya, nous happe. S'ensuit une rencontre suspendue, et des situations improbables, pour terminer cette nuit là en beauté.

Après un spectacle de danse, la Otra Orilla, la suite de ce 28 janvier nous paraît totalement surréaliste. Mr Oizo nous réserve un accueil des plus marquant de cette édition. Gesaffelstein en fond sonore, un monde plus épars (on est jeudi) mais plus investi, et de l'espace où sautiller, pourrait résumer simplement cette incroyable soirée. Pourtant, on ne peut omettre la violence et la force musicale délivrée, pour l'instant sans précédent, et qui n'est pas pour nous déplaire. S'y ajoute des visuels trippant et psychés condensant une pop culture 90's à base de junk food, Pokémon et autres Simpson. Un lavage de cerveau dans les règles de l'art pour lequel Mr Oizo pourrait prétendre au titre de Ionesco de la musique électro. Lobotomisés et épuisés, en ce milieu de nuit tout fini par se mélanger, souris d'ordinateurs et chat mignons, Disney et dollars.

Puis le 29 janvier, jour tant attendu, Carl Craig nous offre sa venue, et pourtant là est la déception. Un show intello, ou un public peu réceptif, je ne sais trop... Dans tous les cas, pas la prestation la plus mémorable qui soit... Ce n'est pas bien grave, il faut bien des jours meilleurs et des moins bons pour savoir apprécier un festival dans son entièreté.

Vendredi 5 février. La fin est proche. Le début des Piknics approche. On savoure alors cette dernière de l'hiver pour nous. Tale Of Us se produit, ils sont un, et non deux. Ce qui n'a rien de surprenant. Malgré le manque du duo, seule, la moitié rend la soirée douce et agréable, histoire de saluer l'édition d'une bonne manière, la tête remplie de sets et l'envie de prendre un peu congé de l'extérieur avant les jours meilleurs.

Le 6 février, malgré un choix difficile, face à un Brodinski apprécié, mais déjà vu, nos pas se tournent vers le Taverne Tour. Un autre festival qui coule aussi de belles nuits, cette semaine-ci. Fin de soirée au Matahari Loft avec des Dj québécois et français, qui nous ont fait danser et nous dire qu'à la prochaine année, on guettera la programmation de ce nouveau venu, égayant les tavernes de ce plateau Mont-Royal tant aimé.

AVEC P-TOWN, JAZZY BAZZ SE MUE EN GUIDE DE LA VILLE LUMIÈRE

Guillaume André

Membre du collectif L'Entourage mais aussi de GrandeVille, Jazzy Bazz a sorti, le 26 février, son premier album solo après Sur la route du 3.14, un premier EP sorti gratuitement sur le net. Sobrement intitulé P-Town, celui-ci fait la part belle à la ville natale du rappeur : Paris.

C'était l'un des albums les plus attendus pour tous les inconditionnels des Rap Contenders ou encore du collectif L'Entourage. Après Deen Burbigo (Inception, Fin d'après-minuit) Alpha Wann (Alph Lauren, Alph Lauren II) et surtout Nekfeu (Feu), Jazzy Bazz était l'un des membres des Jeunes Entrepreneurs qui concentrait de considérables et nombreuses attentes autour premier vrai projet après Sur la route du 3.14, EP de 9 titres mis en ligne gratuitement en 2012.

Celui qui n'a jamais connu le goût de la défaite lors d'un rendez-vous Rap Contenders a pris son temps. Un peu moins de quatre ans. Un voyage en 2014 à New-York lui a d'ailleurs écrit et enregistré certains morceaux qui composent cet album.

Un projet qui transpire, même respire une ville. Paris. Sa ville, lui, le rappeur du XIXe. « J'ai tous les syndromes de Stockholm envers Paris » comme il le dit si bien sur le titre Le Syndrome.

Ces symptômes d'amour qu'il porte envers la ville Lumière vont se retrouver sur plusieurs titres : Ultra parisien d'abord. À travers ce titre, quasi-biographique, Jazzy Bazz romance sa vision d'un stade mythique : Le Parc des Princes. De ses tous premiers pas dans l'enceinte du Paris SG jusqu'à sa désertion des tribunes depuis l'arrivée des Qataris à la tête du club, en passant par les incidents qui ont marqué ce stade, le rappeur raconte tout ce que ses yeux ont vu. Hormis le côté pro-parisien du texte, il faut voir ce morceau comme un appel à l'unité des supporters français.

Sur Fluctuat Nec Mergitur ensuite. Titre évocateur car il porte tout simplement la devise de la ville. Celle-ci n'a jamais été plus d'actualité que lors des attentats du 13 novembre. Sûrement pas prévu sur la tracklist avant ces évènements tragiques, le morceau se veut un hommage aux victimes mais aussi une attaque aux politiques. « Vos guerres, nos morts. »

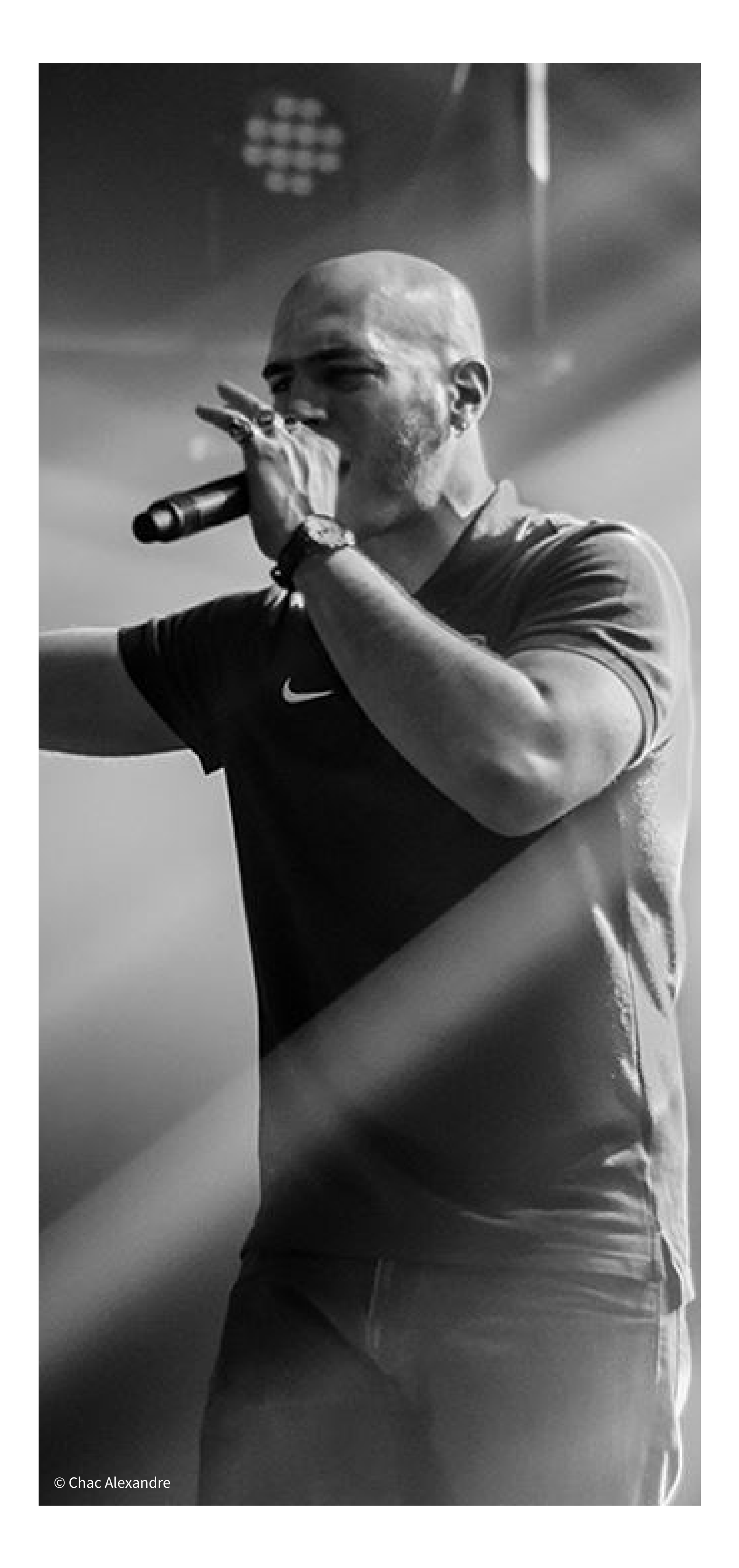
Il y a du Kendrick chez ce Jazzy

Il ne cache et n'a jamais caché son amour pour le rap issu de la Grosse Pomme et pourtant, à l'écoute, son album rappelle fortement les albums d'un certain Kendrick Lamar… rappeur de Los Angeles qui, lui aussi, s'est inspiré de LA pour construire ses trois superbes albums.

L'ensemble des productions qui composent P-Town sont en effet majoritairement composées de sample jazz, chers au rappeur.

Trois morceaux se démarquent à ce sujet : Ultra parisien, Le Roseau et Fluctuat Nec Mergitur. Éparpillés dans l'album, ces tracks marquent en quelque sorte une rupture avec ce que l'auditeur a pu écouter avant d'arriver de par leurs sonorités bien plus axées boom-bap que les douze autres tracks qui forment un ensemble cohérent.

Dans la lignée de ce qu'ont pu proposer ses comparses de L'Entourage, Jazzy Bazz délivre à son public mais aussi aux néophytes, un album qui fait mouche, qui porte l'empreinte de son auteur.



© Chac Alexandre

LE DERNIER REGARD DE PASOLINI SUR LE MONDE


© T.C.D / Visual Press Agency

Cinéma

Florian Salabert

Caméra face au monde, Pasolini face aux atrocités commise par quatre maîtres sur 18 adolescents dans une villa. Salò où les 120 journées de Sodome, libre adaptation de l'œuvre du Marquis de Sade sera le dernier film de Pier Paolo Pasolini, mort assassiné en 1975 quelques jours avant la première diffusion de Salò au Festival de Paris, où il fera scandale. Pasolini, au travers de cette adaptation, pose un dernier regard sur le monde.

Il y a dans Salò un refus de la linéarité, nous avons une illusion de fluidité du récit. Pasolini va situer le film dans un tout autre contexte que celui de l'œuvre du marquis de Sade : l'Italie fasciste de 1944 - 1945. L'histoire se déroule dans la république de Salò, une rafle va avoir lieu pour capturer neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles. Ces adolescents vont être sous le contrôle de quatre seigneurs dans une villa. Ces seigneurs vont imposer un règlement soigneusement élaboré auquel les adolescents vont devoir se plier strictement sous peine de châtiments, voire de mort. Mais l'Histoire est rapidement mise à distance par les anachronismes utilisés par Pasolini. Salò n'est pas un film historique mais va utiliser l'histoire comme prétexte aux évènements. Les anachronismes apportent une discordance entre différentes époques s'inscrivant dans une seule et même temporalité : une temporalité qui apparaît comme onirique.

Le temps narratif est cyclique, le film est composé de trois cercles qui se déroulent dans l'ordre chronologique des évènements ? Nous ne le savons pas. Les plans se répètent, le traitement de la lumière est homogène tout au long du film et donne une impression d'harmonie. Les plans fixes figent les scènes dans un éternel présent. La musique de Morricone qui ouvre le film et le clôt, forme une boucle et confirme cette forme cyclique du film où la linéarité n'est qu'illusion et pas une réalité comme le contexte historique peut en donner l'impression.

Si Pasolini ne fait pas un film historique sur l'Italie fasciste des années 1945 - 1950 il montre que tout pouvoir est un rapport de forces anarchiques entre des corps dominants et des corps dominés. De cette non-linéarité va naître une esthétique politique, une esthétique de l'ordre.

S'installe une esthétique de l'ordre, au travers d'une symétrie dans la structure des plans, symétrie comme structure qui gouverne le chaos qui va poser le cadre d'un environnement régit par des règles strictes.

Des rapports de forces s'imposent entre les corps dominants et dominés. Le montage va confronter les maîtres aux adolescents et mettre en évidence la supériorité des maîtres sur ces corps dominés que sont les adolescents sur qui ils vont pouvoir exercer leur « art ».

Lors de la scène finale, les maîtres sont assis sur une chaise face à une fenêtre regardant les atrocités que subissent les adolescents au travers de jumelles. Les maîtres décident de ce que le spectateur va devoir regarder et le place dans une position de corps dominé, nous devons subir ces images, comme les adolescents subissent ces tortures.

De cette esthétique de l'ordre va naitre la politique, le propos de Pasolini est politique dans sa forme, dans son esthétique.

On peut y voir une critique du capitalisme, qui va prendre possession de l'art, qui ne cherche pas à évoluer, car l'art est fait pour le capitalisme, par le capitalisme. Dans le film on le comprend car les seigneurs exerce leur « art » dans un univers clos qu'est la villa. Cet univers n'est pas perméable, l'art reste cloisonné dans un cercle vicieux, celui de la complaisance.

Pourquoi créer de nouvelles formes ? Puisque l'acheteur sera toujours là, plus besoin d'inventer de nouvelles formes artistiques. Encore plus loin, Pasolini pose la question du devenir des images dans ce cercle vicieux

L'image est devenue une marchandise. Sa fonction artistique se dissipe. L'art n'est plus l'art pour l'art, mais l'art pour le capitalisme.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/rectrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Louison Larbodie, art
Eloïse Prével, style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Anna Fournier
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Ariel Ponsot Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Imbert | Basile Frigout | Camille Chardon | Camille Orlhac | Camille Poirier | Cassandre Rose | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt | Charlotte Gaire Charlotte Jouhanneau | Clémence Thiard | Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eloïse Bouré | Enora Héreus | Etienne Meignant Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau | Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Guillaume André | Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | Lisha Pu | Lorena Skopelja Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Danzé | Marie Daoudal | Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle Niels Enquebecq | Noa Coupey | Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson Hugo Prével | Roxane Thébaud | Sarah Amchi | Thomas Courtin | Thomas Pesnel Thomas Philippe | Tom Vander Borght | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer



VENDREDI 25 MARS 2016

THEĂNGELCY
A CALL AT NAUSICAA
SELEN PEACOCK

20H | 5 | 12 | 14 | 17€
2 RUE ANDRÉ TRASBOT, RENNES | TÉL.02.99.67.32.12
WWW.ANTIPODE-MJC.COM



FESTIVAL

WE LOVE GREEN

MUSIC ART FOOD NATURE

SAMEDI 4 JUIN & DIMANCHE 5 JUIN

LCD SOUNDSYSTEM
PJ HARVEY
AIR
DIPLO
PNL
HOT CHIP
AMON TOBIN DJ
HUDSON MOHAWKE LIVE
FLOATING POINTS LIVE
FKJ
KELELA
ÂME
L'IMPERATRICE
FATIMA YAMAHA
SUPERPOZE
JACQUES

& MANY MORE.

BOIS DE VINCENNES

PRÉVENTES
SUR WELOVEGREEN.FR